

JOURNAL

HELVETIQUE

OU

RECUEIL

DE PIÈCES FUGITIVES DE
LITTÉRATURE CHOISIE;

DE POÉSIE ; DE TRAITES
d'Histoire, ancienne & moderne; de Découvertes des Sciences & des Arts; de Nouvelles de la République des Lettres; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.

DEDIE AU ROI.

OCTOBRE 1743.



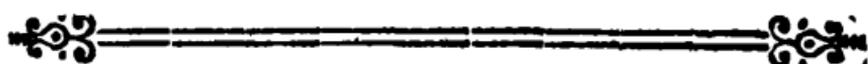
A NEUCHÂTEL.

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES 1743.





JOURNAL
HELVETIQUE,
DEDIE AU ROI.
OCTOBRE 1743.



REFLEXIONS GENERALES
Sur la Religion.

1. **I**L y a des Théologiens qui ont crû qu'il falloit réduire en Système toute l'Ecriture Ste., aussi bien les plus sublimes Mistères, que les Vérités les plus simples de la Morale, s'imaginans que toutes les Vérités de l'Ecriture doivent être prises & examinées séparément, avec ordre & méthode. Mais il me semble que ceux-là sont tombés dans la même faute que seroit celle d'un Cuisinier qui voudroit détacher toutes les choses qui composent un Ragoût & les faire manger séparément. Il y a des Mistères dans la Parole de Dieu, qu'il ne faut jamais séparer des Vérités qui les accompa-

gnent, qui les précèdent, ou qui les suivent.

2 Il y a certaines Vérités, qu'on peut envisager séparément, comme sont les Dogmes fondamentaux de la Religion, & les Vérités de la Morale; mais les Mystères de la Predestination, de l'Élection, des Decrets, ne doivent point être réduits en Systeme, & traités séparément; ils sont comme l'aiffaifonnement des autres Vérités, qui servent à faire sentir & à relever les Perfections Divines.

3. Il est étonnant que tant de Personnes se fassent un Oreiller de sécurité de leur *Orthodoxie*. Ils auront certains sentimens qu'ils s'imaginent être tout à fait conformes à l'Écriture. Ces sentimens ou ces opinions les laissent pourtant dans l'état naturel, c'est à dire dans la Corruption naturelle; cependant ils se croient sauvés à l'abri de ces sentimens là; mais qu'ils se souviennent que les véritables Orthodoxes sont ceux qui sont *nouvelles Créatures, qui ne vivent plus selon la Chair, mais selon l'Esprit*.

4. On peut dire que l'Esprit d'erreur a aveuglé de nos jours un grand nombre de Personnes savantes & éclairées. Les uns s'imaginent d'être Disciples & Enfans du Dieu de Vérité, parce qu'ils cherchent la Vérité. Mais en quoi consiste cette recherche,

che, ? A examiner quantité de Questions affés inutiles, à retuter ceux qui ne font pas dans leurs préjugés, à faire un bel arrangement des Dogmes & des Opinions qu'ils reçoivent, à taire des éforts d'esprit pour trouver quelque nouveau tour, quelque nouvelle méthode pour exprimer clairement ce qu'ils pensent &c. Mais ils ne vont pas à la Source de l'Erreur, qui est dans le Cœur. Leur Cœur est *aveugle*, quoi que l'Esprit paroisse éclairé. Il ne faut pas tant de peine pour se convaincre de la Vérité du *Je crois en Dieu*; mais il en faut pour vivre conséquemment.

5. D'autres Personnes ne se tourmentent pas tant pour chercher la Vérité; ils la croient suffisamment trouvée & démontrée dans les Livres des Auteurs de leur Comunion. Ils travaillent seulement à soutenir les sentimens reçûs & aprouvés de leurs Maitres, & à réfuter ceux qui leur sont contraires. En agissant de cette manière, ils prétendent soutenir la Vérité, combattre l'Erreur, & par conséquent, ils se croient aussi les Disciples & les Enfans du Dieu de Vérité.

6. Le manque d'expérience en matière de Religion, fait tomber dans de grandes Erreurs, & dans plusieurs faux Raisonnemens. On examine, on juge, on décide, on prétend rencontrer juste, parce qu'on a déployé

toutes les forces de son Bons-sens & de sa Raison. Mais quand on a eu une fois le bonheur de conoitre son intérieur, de découvrir les profondeurs de Satan, de sentir la malice désespérée de son Cœur, d'éprouver les secours de la Grace, on revient très naturellement des Préjugés & des Erreurs où on avoit été, avant que d'avoir aquis la conoissance de soi même.

7. On doit toujours faire une juste & sage distinction de la *Science*. L'une s'aquiert uniquement par l'Etude, la Réflexion, la Méditation: Cette Science est mise dans le rang des Vanités par le Sage; elle est apelée mondaine & terrestre par St. Jaques. L'autre Science s'aquiert bien aussi par l'Etude, la Réflexion, & la Méditation; mais elle est acompagnée de l'attention continüelle sur soi même, de la Prière ardente & vive, de l'aplication, & des éforts à vivre selon ses lumières: C'est là la Science qui vient d'enhaut, qui est pure &c. C'est cette Science qui renferme la véritable Sageffe; elle éclaire l'Esprit & sanctifie le Cœur, & c'est la seule qui conduit à la perfection.

8. Cette Réflexion me conduit à faire remarquer les bévuës de la plûpart de ceux qui étudient la Théologie. S'ils trouvent un Auteur savant & qui ait l'Esprit juste, qui soit capable de bien éclaircir les Matières

res qui font à la portée de la Raïson humaine, ils l'approuvent, & donnent dans tous les sentimens; & parce qu'il a bien rencontré dans certaines choses, ils croient qu'il a bien rencontré par tout. On reçoit les Opinions de cet Auteur sur les Matières sublimes & mystérieuses de la Religion, où il ne voïoit goutte, parce qu'il ne possèdoit que la première Science dont je viens de parler, & non pas l'autre qui est divine & mystérieuse.

9. On doit donc chercher dans chaque Auteur ce qu'on y peut trouver, & pas d'avantage. Dans plusieurs Auteurs véritablement éclairés & sanctifiés, qui ont vécu en divers âges de l'Eglise, & particulièrement dans les Pères de l'Eglise, on y trouve la Science mystérieuse de la Religion: Ils ont parlé de ses Mystères par l'expérience qu'ils en ont faite & suivant les lumières de l'Esprit d'onction qu'ils avoient reçu. Ils ont pourtant eu leurs préjugés & n'ont pas raisoné fort juste sur certaines Matières. Les Auteurs Modernes les surpassent dans plusieurs choses, qui ne regardent pas les Mystères, pour la Critique, la justesse des tours, des expressions, l'ordre & l'arrangement des idées; c'est là leur bel endroit. Il faut avoir l'Esprit & le Cœur bien disposé, pour pouvoir faire un juste choix & un juste discernement.

10. Tout le monde est en droit d'examiner ; cela est clair : Il faut procéder par la voie de l'Examen ; c'est là le grand Précepte que donnent tous les bons Philosophes. Mais tout le monde n'est pas en état d'examiner : Tel qui a le Cœur bon n'a pas l'Esprit assés juste , & n'a qu'un Entendement fort borné ; tel qui a l'Esprit juste & un grand Génie , aura le Cœur mauvais & sera rempli de préjugés. Il faut avoir l'Esprit juste , le Cœur bon & beaucoup d'expérience , pour être en état d'examiner les Matières sublimes & mystérieuses de la Religion , pour pouvoir en décider , éclaircir les autres. Il y a des choses qui sont à la portée de chacun , & que chacun peut & doit par conséquent examiner , mais il n'est pas question de ces choses là ici.

11. Je ne suis pas surpris de voir que plusieurs Auteurs modernes, qui passent pour beaux Esprits , & qui sont fort à la mode de nos jours , expliquent d'une manière si sèche , les Vérités les plus consolantes de la Religion , come sont celles-ci , *Etre conduit par l'Esprit de Christ , ne vivre plus soi même , mais vivre de la Vie de Christ &c.* On ne peut pas dire ce que l'on ne fait pas ; ce sont là des Vérités d'expérience ; ce sont les Secrets que Dieu révèle aux Simples , & qu'il cache aux Entendus ; c'est le Caillou blanc que

que personne ne conoit, sinon celui qui le reçoit.

12. Quand on parle à certaines gens qui se croient Savans & beaux Esprits, des sentimens intérieurs de la Grace, de la lumière vive & efficace de l'Esprit de Dieu, cela leur paroît aussi étrange que les Lettres le paroissent autre-fois aux Indiens, qui ne comprennoient pas comment de certaines figures faites sur du papier pouvoient parler. Les Gens du Caractère dont je parle sont encore moins faciles à éclairer que les Indiens; car ils traitent de Visions, de Folies, d'Enthousiasme tout ce qu'ils ne comprennent pas.

13. Il est vrai qu'il y a eu des Fanatiques & des Visionnaires, qui ont voulu faire passer certains sentimens confus, certaines pensées vives qui ont frappé leur imagination, pour des productions de l'Esprit de Dieu; mais leurs extravagances & leur mauvaise conduite ont bien-tôt détrompé entièrement ceux qui d'abord s'étoient laissé éblouir.

14. On se donne une grande peine, on fait de grands frais, pour acquérir une Science superficielle de la Religion: On étudie toute sa vie L'ABC de cette Religion; on prouve, on démontre qu'elle est véritable; on établit la Vérité des Dogmes; on relève l'excellence de la Morale; mais la Mort vient
avant

avant qu'on ait comencé de la mettre en pratique.

15. L'exercice sacré de la Prière, joint à la Méditation & à la Lecture de la Parole de Dieu, nous feroit plus avancer d'une semaine dans la conoissance des Vérités sublimes de la Religion, qu'une étude de deux Années. On consulte tant de Maitres qui sont aveugles & ignorans, & on néglige le véritable Maitre, infaillible & parfait. Il ne faut donc pas s'étonner s'il y a tant d'embarras & d'obscurités dans la Religion.

16. Pour se mettre en état de trouver la Vérité, on ne travaille qu'à se former l'Esprit & à le remplir de Préceptes. Pour moi je crois qu'il faut principalement travailler à se former le Cœur.

17. Il paroît que l'on forme les Etudians pour le Ministère, tout come l'on dresse les Chevaux pour le Manège. On leur apprend à bien compasser leurs gestes, à tenir une belle posture, on leur enseigne comment il faut tourner un Discours, expliquer une Matière, ranger ses idées & les expressions &c. Mais le Cœur! le Cœur, où réside la véritable Religion, demeure sans culture!

18. Il semble que dans les Collèges ou Academies, on a pris à tâche de tout apprendre

dre excepté le principal, c'est qu'on n'y apprend pas à prier.

19. Apprendre à prier, ce n'est pas montrer comment il faut ranger les termes d'une Prière, ou prouver la nécessité de la Prière; il y a plus que tout cela. Il faut avoir un Cœur pénétré, touché, rempli d'onction, & former des Prières avec un Cœur disposé de cette manière: C'est là la meilleure Méthode d'apprendre à prier.

20. D'où vient l'Irréligion, l'Impiété, les vaines Disputes, la Mondanité, &c? La plupart disent que les Homes ne sont pas assez convaincus & éclairés sur leurs devoirs, & moi je crois que c'est parce qu'on ne fait pas prier.

21. Le plus souvent ceux qui prouvent le mieux l'excellence des Devoirs de la Morale, & la nécessité de les pratiquer, violent les premiers les Règles qu'ils enseignent, & par là font plus de mal que de bien.

22. On s'acoutume dans les Collèges à faire les fonctions les plus sacrées par routine & *pro formâ*. Les Études, les Exercices sacrés sont regardés par la plupart come une Courvée gênante. Cette inclination ou cette disposition se continuë & s'augmente même dans la suite, en sorte que le Ministère est chés le plus grand nombre come un Métier assez pénible pour avoir du pain. Il arrive

arrive par là que la Religion, si aimable & si belle, n'est point vuë par son beau côté ; on n'en retient qu'une écorce rude. Les Troupeaux entrent aussi insensiblement dans les inclinations de leurs Pasteurs, ils s'aquittent des Devoirs extérieurs come d'une Courvée Religieuse, & l'intérieur est toujours négligé.

23. Cette manière de s'aquitter des Devoirs de la Religion n'est toujours qu'un vrai Papisme, qui a changé de décoration. Mais qui pourra faire croire aux Réformés qu'ils sont encore Papistes ? Si on s'écarte du but de la Religion, n'importe par quelle route, on n'arrive jamais au véritable bonheur.

24. On sort des Collèges, la Cerveille pleine de diverses Sciences, de Critique, de Controverses, &c. l'Esprit tourné à la Politique & rempli des Maximes du Monde, mais le Cœur vuide d'Amour de Dieu. Faut-il s'étonner si les Peuples sont si corrompus, puis que les Conducteurs sont si imparfaits ?

25. On voit un grand nombre de Prédicateurs s'applaudir d'avoir fait ce qu'ils appellent une *belle & bone Pièce* ; ils reçoivent avec plaisir les félicitations & les louanges qu'on leur donne. Mais les bons Connoisseurs jugent bien autrement, & savent bien discerner le clinquant d'avec le fin or.

26. Ce n'est pas le tout de conoitre ses erreurs,

reurs, les défauts ou les imperfections. Celui qui est arrivé là a déjà un peu avancé il est vrai; mais pour posséder la solide Vertu, il faut se corriger, s'amander, se convertir; il faut que l'Esprit & le Cœur prennent de nouvelles inclinations. C'est de ce côté là qu'il faut tourner toute son application. Mais la paresse & l'amour propre sont deux grands obstacles qui nous empêchent de nous convertir. On se plait à réfléchir, à raisonner & à censurer la conduite des autres, pendant qu'on demeure toujours dans l'imperfection. Voilà la grande Maladie qui règne aujourd'hui. Il y a assés de Savans, de Critiques, de raisonneurs, de Prédicateurs, mais peu d'Observateurs de la Loi Evangelique.

*Tire-nous nous Seigneur & nous courrons
après toi.*

Seigneur sauve nous, nous périssons.





LETTRE

*De l'Auteur d'un Système nouveau sur la nature des Etres Spirituels, à M**** à Amsterdam, contenant des Remarques sur un Extrait ou une Critique de cet Ouvrage, qui a paru dans la Nouvelle Bibliothèque, qui s'imprime à la Haye, Mois de Novembre dernier.*

CE n'est que depuis environ 8. jours, *Mon cher Monsieur*, que j'ai reçu par la voie de *Berne*, le Paquet que vous m'avez adressé, contenant le Mois de Novembre de la *Nouvelle Bibliothèque*, avec l'Extrait, ou la Critique de mon Système nouveau: Je ne sais quelle est la cause d'un si long retard. Vous me demandez que je vous apprenne ce que j'en pense: Je vais vous satisfaire le plus naturellement & le plus succinctement qu'il me sera possible, à condition que vous vous chargiez de faire insérer dans le même Journal, ou dans quelque'autre, à votre choix, cette Lettre, qui servira de Réponse à mon Censeur. Il est juste que le Public entende les deux Parties.

Je

Je dois vous prévenir d'abord ; que cet Extrait ou cette Critique, comme il vous plaira de l'appeler, est l'Ouvrage d'un Theologien d'une de nos Villes voisines, qui, à la prière d'un Ami comun, s'en est chargé. Vous allez voir, si à cet égard, il a fait ce que les Persones raisonnables ont coutume de faire en ces occasions. Vous vous êtes sans doute déjà aperçû, qu'il n'ataque pas mon Système come dangereux ou come préjudiciable à la Religion, en quoi il a fait très sagement : Il a bien senti, que s'il l'eut entamé de ce côté là, ce qu'il eût pû dire de mieux, n'auroit, peut-être, pas fait juger trop favorablement de ses lumières & qu'outre cela, il n'auroit fait qu'exciter une curiosité, que suivant sa façon de penser, il étoit de sa prudence d'étoufer. Pour contenter sa mauvaise humeur, & son penchant, il a donc été obligé de n'annoncer l'Ouvrage, que come méprisable, & indigne de l'attention du Public. Mais si cette manière d'agir, ne fait pas honneur à son Cœur, il ne sera pas difficile de faire voir, que le peu de détail dans lequel il est entré, n'en fait pas d'avantage à son Esprit. Tout ce qui me fâche, est, que les bornes étroites dans lesquelles je me vois restreint, ne me permettent pas de vous le faire sentir aussi amplement & aussi efficacement que je le voudrois.

Il est vrai, que nôtre Critique parle d'abord de mon Système, come d'un Ouvrage qui pourra faire du bruit, & il fonde cette opinion sur plusieurs aparences qu'il lui a plû de rapporter. Il applaudit sur tout à l'impression; il dit, que format, papier, caractère, tout est beau, tout est séduisant. N'auroit il pas pensé à cet égard come l'Auteur du fameux Rondeau contre *Benferade*, qui finit;

Quant à moi, j'en trouve tout fort beau,
Papier, dorure, images, caractère;
Hormis les Vers, qu'il falloit laisser faire,
A la Fontaine?

J'ai lieu de m'en persuader, & j'en tire la preuve de son Stile ironique, du soupçon qu'il jette charitablement dans les Esprits, que les Lettres aprobatives des Savans, rapportées dans mon Ouvrage, pourroient bien n'être que postiches, ou fabriquées sous la cheminée; & du grand soin qu'il a pris de prévenir d'abord le Lecteur, en répétant même cet avis jusqu'à trois fois, que mon Système n'a pû obtenir le Sceau de l'Aprobation de l'Illustre Societé Roiale des Sciences de Londres.

* Ce qui déplait d'abord à mon Censeur, c'est le manque d'ordre & de méthode qu'il trouve dans mon Ouvrage. Pour peu
que

que vous ayez jetté les yeux sur son Extrait, vous aurés dû apercevoir que s'il a fait attention à quelque chose, c'est à la Préface du second Volume. Ce n'est donc pas pour n'avoir pas vû, mais pour n'avoir pas voulu voir, qu'il fait semblant d'ignorer, ce que j'y ait dit dès l'entrée, savoir, qu'à l'imitation de *Montagne*, je ne donne mon *Ouvrage que come un Essai, que comme un Recueil de différentes pensées sur la nature des Etres Spirituels, & sur les questions qui en dépendent.* Cette manière de se produire dans le Public, est-elle nouvelle? Est-elle indécente? Un Auteur est il moins en état pour cela de traiter à fond les Matières qu'il a entrepris de traiter, & de satisfaire par là un Lecteur raisonnable? Je ne dis pas que s'il y avoit plus d'ordre & de méthode dans mon *Ouvrage*, qu'il n'y en a, il me feroit plus d'honneur: Car ce n'est pas de mes intérêts dont il s'agit; mais j'ai lieu de penser, que dans ce cas, il seroit plus agréé, plus recherché, & que par conséquent il seroit plus de bruit. J'ai donné les raisons qui m'ont empêché de mieux faire, & je vous prie, de remarquer, que les reproches qu'on me fait à cet égard, & que je me fais à moi même, ne tombent que sur ma persone, & nullement sur mon *Système*. La question principale, & qui doit uniquement intéresser le Lecteur;

Z

c'est

c'est de savoir, s'il y a du vrai ou non dans ce Système. Vaut il mieux exposer le faux méthodiquement, come on a fait dans les autres Systèmes, ou détruire ce faux, & rétablir le vrai sans art & sans méthode? Vous prétendez avoir fait le dernier, *me direz-vous*; mais cela n'est pas décidé encore: Je répons que cela dépend de l'examen, & je crois que l'Ouvrage mérite d'autant plus d'être épluché, & d'être goûté, si le Vrai y est, que mon Censeur lui même convient, que l'objet que je traite, est ce qu'il nous importe le plus de conoitre. Je dirai d'ailleurs, & j'espère que vous en conviendrez, que si le manque de méthode, cause un préjugé contre moi, il en établit un autre en ma faveur; c'est que si je suis dans ce Vrai, comme je le crois, ce Vrai, qui n'a besoin ni d'art ni de méthode, n'en fera que plus naturel & plus conoissable, & peut-être plus persuasif encore, au moins à l'égard de ceux qui n'ont nul intérêt de s'oposer à la Vérité. Je vous renvoie au reste à ce que j'ai dit sur ce sujet dans mon Discours préliminaire du premier Volume, & dans la Préface du second. Je me flatte que vous, *Monsieur*, & tout Esprit équitable, en jugerez plus favorablement que ne fait un Censeur prévenu.

Après être convenu, que le peu de méthode

thode & le Jugement de la Societé Roiale de Londres ne fufifent pas pour fonder le jugement qu'on doit porter fur l'Ouvrage même, le Censeur nous apprend, que pour fe mettre en état de prononcer à cet égard, il a été obligé de ranger dans un *Ordre Logique* les Pièces que les Indices des IV. Volumes contiennent. Quant à moi, je l'avouë, j'euffe été charmé de voir cet arrangement, fans lequel il n'étoit pas poffible de fe faire de juftes idées de mon Ouvrage; j'aurois tâché d'en profiter dans d'autres ocafions.

Entrant en matière, mon Critique raporte le Plan que je m'étois d'abord formé de mon Siftème; il dit, qu'on fera fans doute taché qu'il n'ait pas été fuivi; Permettez, que je vous renvoie encore à ma Préface du fecond Volume, p. 18. où vous trouverez ce qu'un Ami fage & judicieux a penfé fur le parti que j'avois pris à cet égard, & le confeil qu'il m'a donné, & que j'ai crû devoir fuivre. Il eft vrai que cet avis & ce confeil n'ont pas perfuadé mon Censeur; c'eft un malheur pour moi; mais j'efpère néanmoins qu'à ce fujet, tout le monde ne fera pas auffi intraitable que lui. On trouve à redire, que dans ce Plan, j'ai donné le nom d'hypothèfe à ce qu'on prétend avoir été démontré géométriquement

ment par rapport à la divisibilité de la Matière à l'infini, & l'on demande, si je ne crois pas, *qu'il n'est aucune portion de Matière qui ne se puisse diviser en deux.* Je prends la liberté de répondre, que sans faire mention des Atomes indivisibles de fait, on peut tenir pour certain, qu'il y a d'autres particules de Matière absolument indivisibles. La preuve en est, entre tant d'autres qui se présentent naturellement à l'Esprit, que tout Etre fini, a son terme. La divisibilité de toute portion de Matière finie a donc le sien, & par conséquent, en divisant un Etre, il y a enfin des particules qui ne sauroient être divisées d'avantage: Il est évident d'ailleurs, que l'Infini réel ne sauroit être contenu dans un Fini réel *; de sorte qu'on peut dire, sans manquer au profond respect que nous devons à l'Etre Suprême, & sans déroger aux idées que nous avons de sa Toute Puissance, que nous ne saurions concevoir, que Dieu lui même puisse diviser à l'infini un Etre fini, en le laissant ce qu'il est.

Je n'ai pas vû l'Ouvrage de M. Keil, auquel mon Censeur me renvoie, ni n'ai besoin de le voir, après que, d'accord avec
le

* Il est incontestable que notre Raison ne sauroit admettre qu'un seul Infini réel, & qui par là même est indivisible.

le bon sens, on nous a montré, qu'on n'argumente pas de l'Etendue abstraite & géométrique à l'Etendue réelle, & qu'on ne doit jamais appliquer les raisonnemens que l'on fait sur la divisibilité du Corps géométrique aux Corps naturels & physiques. Mon Censeur peut voir ce que l'Illustre Madame du Chatelet a pensé sur ce sujet dans ses Institutions physiques §. 168. à 170. Il n'y a pas long tems qu'un de mes Amis de Paris me manda, qu'en France, on étoit généralement revenu au Sentiment de cette Dame, & que parmi les Gens sensés, il n'étoit plus question de la divisibilité à l'infini de la Matière ou de l'Etendue réelle. En attendant que je donne ma Dissertation sur ce sujet, dans laquelle, il n'y aura, pas tant de Sophismes, come par une conjecture hasardée un peu trop légèrement, on a voulu l'insinuer, mon Censeur peut voir encore ce qu'en pense nôtre Illustre Défunt M. *Werrenfels*, * qui a si bien distingué entre le divisible à *l'infini* & le divisible à *l'indéfini*, & ce n'est que de cette dernière sorte de divisibilité qu'il croit la Matière susceptible. Le Censeur me permettra encore de le renvoyer aux Lettres d'un Mathématicien à un Abé, imprimées en 1737. à Paris chez Jombert, où l'on

* T. II. de ses Opuscules : *Meditatio de Atomis*, p. 153.

fait voir; 1°. Que la Matière n'est pas divisible à l'infini; 2°. Que parmi les Etres créés, il ne sauroit y avoir d'infinis en nombre ni en grandeur; 3°. Enfin que les Métaphisiciens qui pensent autrement, abusent des Mathématiques, & de leurs démonstrations, lors qu'ils s'en servent pour apuier leurs opinions.

Mon Censeur s'arrête principalement aux deux premiers articles de mon Plan, & à ce que j'ai remarqué sur ce sujet dans la seconde Partie de la Préface mentionnée, qui est la tête du II. Volume. Il lui semble qu'en parlant de la conoissance intuitive, je n'ai pas bien conçu la pensée de M. Locke; Je répons, qu'avec tout le respect que j'ai pour la mémoire de ce Grand Philosophe, & quoi que j'aïe entrepris de faire son Apologie contre ceux dont il a été si injustement ataqué, je n'ai pas pour cela en toutes choses juré à son égard *in verba Magistri*. Je conviens que sans faire attention en quel sens M. Locke prend ses termes, & en suivant l'idée qui se présente le plus naturellement à l'Esprit, j'ai apellé conoissance *intuitive* ce que ce Grand Philosophe a nommé conoissance *sensitive*. J'ai donc entendu & entens par ces termes conoissance intuitive cette conoissance immédiate, que par le moïen de nos sens extérieurs nous pouvons aquerir, des Etres réels, dont nous somes environ-

nés,

nés, & qui font l'objet de nos recherches, & je crois qu'en cela, je ne me suis pas éloigné du sens originaire du verbe *intueri*, qu'on explique, *videre, comminus inspicere*, voir une chose de près, immédiatement. La Connoissance sensitive réelle dans le fond, n'est donc autre chose qu'intuition, ou un effet de l'intuition.

De ce que je viens de dire, résulte une réflexion naturelle, qui est, que si le préjugé, la passion & la mauvaise humeur n'avoient pas prévalu dans l'Esprit de mon Censeur, il auroit compris par mes propres termes qu'il raporte, par ce prédicat *d'invisibles & d'impalpables*, que j'ai donné aux Etres Spirituels, & parce que j'ai dit à la p. 36. de ma Préface du 2. Tome, & par tout ailleurs, en raisonnant sur la connoissance *intuitive*, que je n'entens par ce terme autre chose que ce que M. *Locke* a désigné par celui de connoissance sensitive; & en le comprenant, il auroit peut-être évité le ridicule qu'il s'est donné en traitant de *téméraire* ma Proposition, *Que la Connoissance intuitive ne peut avoir lieu dans la recherche de la nature des Etres spirituels invisibles & impalpables à nos sens grossiers*, qu'il lui a plu d'ataquer. Je lui demande, si c'est par cette sorte de connoissance immédiate que nous pouvons avoir des idées de la nature des Etres Spirituels?

Je n'ai jamais eu occasion de nier, ni n'ai nié, comme mon Censeur me le reproche mal à propos, que dans le sens de M. *Locke*, la conoissance intuitive peut avoir lieu à l'égard des principes généraux de la Métaphisique.

Mais voïons en quel sens M. *Locke* prend les termes dont il s'est servi. En raisonnant sur les degrés de nôtre conoissance, il dit.*

1°. Que ce qui forme, ce qu'il appelle *Conoissance intuitive*, est la perception immédiate qu'a nôtre Esprit de la convenance ou de la disconvenance qu'il y a entre deux idées qui sont dans l'entendement.

2°. Il appelle *Conoissance démonstrative*, quand nous découvrons la convenance ou la disconvenance de quelques idées, mais non pas d'une manière immédiate. Il dit que cette conoissance dépend des preuves.

3°. Il appelle *Conoissance sensitive*, celle qui regarde l'existence de Etres particuliers, qui existent hors de nous, en vertu de cette perception & de ce sentiment intérieur que nous avons de l'introduction actuelle des idées qui nous viennent de la part de ces Objets.

Mais M. *Locke* ayant posé pour principe, comme il a fait, ** que les idées qui nous vien-

* L. IV. Ch. III.

** L. II. Ch. I.

viennent par nos sens extérieurs, font le fondement de toutes nos connoissances quelconques; ne pourroit-on pas dire, qu'en raisonnant sur les différens degrés de nôtre Conoissance, il auroit pû arranger autrement la gradation qu'il a formée à cet égard? Voions pour cet éfet ce que ce Philosophe pense sur ce qu'il appelle *Conoissance intuitive*.

„ Si nous réfléchissons, *dit il*, * sur nôtre
 „ manière de penser, nous trouverons que
 „ quelquefois l'Esprit aperçoit la convenance ou la disconvenance de deux idées
 „ immédiatement par elles mêmes, sans
 „ l'intervention d'aucune autre, ce qu'on
 „ peut appeller une *Conoissance intuitive*; Car
 „ en ce cas, l'Esprit ne prend aucune peine
 „ pour prouver ou examiner la Vérité; mais
 „ il l'aperçoit come l'œil voit la lumière,
 „ dès là seulement qu'il est tourné vers elle.
 „ Ainsi l'Esprit voit que le *blanc* n'est pas
 „ *noir*, qu'un *cercle* n'est pas un *triangle*, que
 „ trois est plus que deux, & est égal à
 „ deux & un. Dès que l'Esprit voit ces
 „ idées ensemble, il aperçoit ces sortes de
 „ vérités par une simple intuition, sans
 „ l'intervention d'aucune autre idée. Cette
 „ espèce de conoissance est la plus claire &
 „ la plus certaine, dont la foiblesse humaine
 „ ne soit capable &c.

Vous

Vous voïez, *Monsieur*, par ce Passage, que le fondement de ce que *M. Locke* appelle *Conoissance intuitive*, est la *Conoissance sensitive*. Car comment auroit-il pû apercevoir immédiatement & sans intervention d'aucune autre idée, la disconvenance qu'il y a entre les idées *blanc* & *noir*, *cercle* & *triangle*, s'il n'avoit jamais rien aperçû de réellement noir & blanc; s'il n'avoit jamais vû de cercle & de triangle réellement existans?

S'il est vrai, que ces idées dont *M. Locke* parle, ont pour Archetipes des Etres réels, ou si ces idées ne peuvent naitre ou être formées en nous, que par l'entremise de nos sens extérieurs: S'il est vrai encore, que la *Conoissance sensitive* doit précéder cette *Conoissance intuitive*, qui résulte de la comparaison de ces idées entr'elles; il suit par raport à ces Etres réels, que là où il n'y a point de *Conoissance sensitive*, il ne sauroit y avoir de *Conoissance intuitive*, & que par conséquent, la *Conoissance intuitive* quelque, sens qu'on lui done, ne peut avoir lieu dans la recherche des Etres Spirituels invisibles & impalpables à nos sens extérieurs.

Simplifions la chose encore d'avantage. La *Conoissance intuitive*, soit qu'on prenne ce terme dans le sens de *Mr. Locke*, ou
dans

dans celui que je lui done, n'est autre chose que *perception*, *instinct*, ou *sentiment passif*. La Raison ou le Raisonnement n'y ont point de part. Il est donc évident que ce n'est pas par cette sorte de conoissance que nous pouvons parvenir à celle de la nature des Etres spiritüels. Je sens bien qu'il y a quelque chose en moi, qui pense, & qui est différent du Corps grossier. Je le sens, come je sens que l'idée du noir n'est pas celle du blanc. Mais dès que je veux savoir ee que c'est que cette chose qui pense en moi, cette capacité de sentir m'abandonne, come, dans ce cas, elle abandonnera mon Censeur aussi: Il sera obligé de recourir au Raisonnement ou à la Raison, & je le défie, avec toute celle qu'il peut avoir, de nous prouver que son Ame est absolument non étendue:

Quoi qu'il en soit, il me semble que dès qu'en raisonnant sur les différents degrés de la Conoissance, on veut conserver l'idée de la *Conoissance intuitive*, on doit d'abord la distinguer en Conoissance intuitive immédiate & extérieure, & en Conoissance intuitive, médiate & intérieure.

La Conoissance intuitive est *extérieure* & *immédiate*, quand je vois devant moi un *cercle* & un *triangle*. Elle n'est autre chose que ce que M. *Locke* appelle *Conoissance sensitive*.

La Connoissance intuitive est *intérieure* & *médiate* quand je me représente ce cercle & ce triangle absens, par leurs idées qui se sont imprimées dans mon Esprit. Cette Connoissance médiate a pour fondement la Connoissance extérieure & sensitive, & en tout sens elle est Connoissance sensitive elle même.

Le premier rang appartient donc à la Connoissance intuitive extérieure. Elle est *la plus certaine*, d'autant qu'elle est le fondement de la Connoissance intérieure.

On peut dire que la Connoissance intuitive intérieure qui suit celle là, est *la plus étendue*, parce qu'elle a pour objet, non seulement les idées qui nous sont venues par la Connoissance extérieure; mais aussi les idées moyennes, abstraites & nominales que l'Esprit se forme en lui même par ses propres opérations, & à l'occasion de ses idées primitives; & que la Connoissance démonstrative, telle que M. *Locke* l'a définie, est *la plus difficile*: A cela près que les objets de la Connoissance du premier & du second degré n'ont pas la même étendue, il n'y a point d'autre différence entr'elles, que celle, que l'une est extérieure, au lieu que l'autre est intérieure: Mais cette différence est plus essentielle entre la Connoissance du second degré & celle du
troi-

troisième : Dans l'une , la lumière se présente immédiatement à l'Esprit ; dans l'autre , il la faut chercher par des idées moyennes , & par des efforts d'application & de méditation.

Je conviens que la conoissance intuitive, dans le sens de M. *Locke* , est très claire ; mais elle est très aisée aussi : Le plus stupide Païsan n'a pas plus de peine d'apercevoir la convenance ou la disconvenance qu'il y a entre ces deux idées *blanc* & *noir*, que le plus grand Philosophe. Présentés au premier les deux idées *Astronomie*, *Astrologie* , il sentira come vous la différence qu'il y a entre ces deux mots ; mais apercevra-t'il de même la différence qu'il y a entre les deux idées que ces termes représentent ?

Cette conoissance ne mène donc pas bien loin : L'Esprit n'y parvient qu'en comparant les idées entr'elles , & elle n'est fondée que sur des idées simples ; car dès que je demande , quelle est la cause de la disconvenance qu'il y a entre ces deux idées *blanc* & *noir* , ou celle de la différence qu'il y a entre ce qui est blanc & noir en éfet ; vous sentez bien , qu'il n'est plus question d'intuition , & qu'il faut autre chose pour conoitre la nature du blanc & du noir. Or si l'intuition ne peut avoir lieu dans la recherche

cherche de la nature du blanc & du noir, dont nous avons l'idée par intuition, comment voulez vous que cette intuition puisse avoir lieu dans la recherche de la nature des Etres Spirituels, dont nous n'avons point l'idée simple par la voie de cette intuition ?

Il est vrai que par l'intuition, dans le sens de M. *Locke*, nous pouvons avoir l'idée de la différence qu'il y a entre un Etre spirituel ou un Etre pensant & un Etre non pensant ; mais cela ne décide rien par rapport à la nature intrinsèque de ces deux sortes d'Etres.

On peut dire outre cela, que ce que M. *Locke* appelle conoissance intuitive, ne résulte pas positivement de la comparaison entre deux idées, mais de l'intuition même de ces deux idées, qui donnent lieu à la comparaison, & de l'intuition précédente des Etres réels, archetipes de ces idées, qui dans le fond, n'est autre chose que conoissance sensitive : Nouvelle preuve que la Conoissance intuitive, dans le sens même de M. *Locke*, ne peut avoir lieu à l'égard des Natures Spirituelles. Cette Conoissance, dans son premier degré, est un effet de notre faculté phisique d'apercevoir. Or nous ne saurions apercevoir que par le moïen de nos sens extérieurs ; & nous ne saurions apercevoir que ce qui est susceptible d'être aper-

aperçû par ces sens. Il est donc évident que les Natures Spirituelles ne sauroient être aperçues par ces sens.

Inutilement m'allèguera t'on le Sentiment intérieur. La Connoissance intuitive de M. *Locke* est claire & distincte, au lieu que le sentiment intérieur que nous avons de l'existence de nôtre Ame, par exemple, est un sentiment confus. Je sens bien que ce qui pense en moi, est quelque'autre chose que le Corps grossier; Mais je demande à mon Censeur, quelle est la nature de ce qui pense en lui & en moi? Est-elle étendue ou non étendue? Voit-il par intuition la même convenance entre ces deux idées, *Ame, Etre absolument non Etendu*, come il voit celle entre ces deux idées, *trois, deux & un*? S'il la voit, j'avouë que sa faculté perceptive vaut mieux que la mienne.

Le Censeur pense qu'après avoir avancé cette Proposition qu'il traite de téméraire, *Que la Connoissance intuitive ne peut avoir lieu dans la recherche de la nature des Etres Spirituels, invisibles & impalpables à nos sens grossiers*, j'ai fourni des Armes moi même pour la détruire.

L'Ame, selon moi, dit-il, est un Principe actif; c'est une Vérité dont personne ne disconvient: Cela posé, l'idée de l'activité entre nécessairement dans l'idée que nous avons actuellement

lement de nôtre Ame: Supposons que qu'autre Etre, dont l'idée renferme nécessairement celle d'un Etre passif par lui même; ne sera t'il pas clair que nous apercevrons immédiatement la disconvenance qu'il y a entre l'idée de cet Etre & l'idée de nôtre Ame, & par conséquent que nous faisons par le moyen d'une connoissance intuitive, que cet Etre n'est pas le moyen d'une connoissance intuitive, que cet Etre n'est pas le même que nôtre Ame. Je n'applique point ce raisonnement, chacun pourra le faire.

C'étoit fort bien fait de ne pas faire cette application; la chose n'étoit pas aisée. J'accorde que la perception de la différence qu'il y a entre un Etre passif, est une Connoissance intuitive dans le sens de M. Locke; mais je demande, quel raport y a t'il entre la disconvenance que le Critique trouve à l'égard des deux idées dont-il parle, & ma Proposition? Parce qu'il conoit par intuition la disconvenance qu'il y a entre ces deux idées, Ame, & loc de Matière, conoitra t'il aussi par la même intuition, quelle est la nature de son Ame? Je ne lui en demande pas tant; mais je lui demande seulement, qu'il nous fasse voir par intuition ou autrement, la convenance qu'il y a entre ces deux idées activité & non étendue;

die : * & qu'en attendant qu'il l'ait trouvée ; il cesse de raisonner sur des Matières, où il fait bien conoitre, que le préjugé l'empêche de voir clair.

Il dit, que selon *M. Locke*, l'objet de la conoissance intuitive, c'est seulement la convenance ou la disconvenance qui se peut découvrir immédiatement entre nos idées abstraites. Mais qu'entend-il par idées abstraites ? Entend-il ces idées dont les Etres réels sont les Archétipes ? Est-ce par ces sortes d'idées qu'il prétend conoitre la nature des Etres Spirituels ; ou est ce par ces autres idées que nous apellons *factices* ? Si c'est par cette dernière sorte d'idées, je lui demande si la conoissance qui en résulte, est une conoissance intuitive ?

Il est vrai, que *M. Locke*, dit, ** que nous avons une *Conoissance intuitive* de nôtre Existence, une *Conoissance démonstrative* de l'Existence de Dieu, & une *Conoissance sensitive*, qui ne s'étend point au delà des objets qui sont présens à nos sens.

A a

Mais

* La Matière passive est étenduë, l'Ame est active ; donc l'Ame est non étenduë ; Ou l'Étenduë est nécessairement passive, une Substance active ne sauroit-être passive ; donc nôtre Ame ne sauroit être étenduë. C'est apatement en quoi consistoit l'aplication que le Censeur n'a pas voulu faite ; Il a senti, peut être, que ce sont des Argumens, auxquels un Ecolier même dédaigneroit de répondre.

** L. IV. Ch. III. paragr. 21 :

Mais, si je ne me trompe, toute la différence qu'il y a entre la première & la dernière de ces connoissances, consiste en ceci, que la connoissance de nous mêmes, étant fondée sur un sentiment tant extérieur, qu'intérieur, ou sur l'accord de nos sens extérieurs avec les intérieurs, elle a un degré de certitude de plus que ne l'est celle que nous avons de l'existence des Êtres dont nous sommes actuellement environés. Mais quant à mon Ame, je ne saurois avoir connoissance de sa nature, que come j'en ai de celle de Dieu, en jugeant par ce qui m'est conû, de ce qui m'est inconnu; & je ne saurois parvenir à cette connoissance sans le secours de mes sens extérieurs. Indépendamment de la Révélation, qui sans ma vuë ou mon ouïe me seroit inutile, je juge de la Nature de Dieu par ses Ouvrages, & de celle de mon Ame, par les opérations que nous lui attribuons. Je ne juge qu'à *posteriori*; mais je ne crois pas que la connoissance à *posteriori*, soit une connoissance intuitive, qui selon M. Locke même, n'est autre chose que simple perception.

Des Remarques sur la connoissance *intuitive*, mon Censeur passe à examiner ce que j'ai dit sur ce qu'il appelle *démonstration*. C'est sur cet Article que je me vois obligé de rapporter encore les propres termes du Censeur,

leur, d'autant que sa Critique porte plus sur un célèbre Philosophe qu'elle ne me regarde. Cela servira à faire mieux conoitre le caractère de celui à qui j'ai à faire.

„ Voici, *dit-il*, ce que nôtre Philosophe
 „ pense, (sur la démonstration,) trompé
 „ par M. Bayle, qu'il trouve à propos d'a-
 „ peller un *Auteur judicieux*, en même
 „ tems qu'il raporte un exemple des plus
 „ frapans de sa mauvaise foi; il prétend
 „ avec lui que les Connoissances Mathéma-
 „ tiques ne sont pas absolument certaines,

Je suis fâché de n'avoir pas d'assez bons yeux pour découvrir dans le Passage de M. Bayle dont il est question, cette mauvaise foi, qui a tant choqué nôtre Censeur; mais tout le monde n'a pas le talent come lui de voir dans les choses ce qui n'y est pas. Ne trouvez-vous pas plaisant qu'on me reproche que je traite de *Judicieux* un Auteur tel que M. Bayle? Mais supposé qu'il y ait de la mauvaise foi dans le fait de ce Philosophe, je suis toujours obligé à mon Censeur de m'avoir appris une chose que j'ignorois encore, savoir, qu'être judicieux, & être de mauvaise foi sont incompatibles dans un même sujet. Voions cependant quelle est cette mauvaise foi.

„ On ne sera pas fâché de voir, *conti-*

„ *nié le Censeur*, comment M. Bayle s'y étoit
 „ pris, pour faire doner là dessus les Sec-
 „ tateurs dans le panneau. Il avoit fait
 „ semblant de ne penser sur ce sujet qu'a-
 „ près M. Bernard & avoit voulu se munir
 „ a cet égard de l'Autorité vraiment res-
 „ pectable de ce sage Philosophe, son
 „ Antagoniste. Mais qu'il étoit aisé de dé-
 „ couvrir l'artifice! M. Bernard avoit dit,
 „ que si l'on ne vouloit croire que ce, sur
 „ sur quoi on ne pouvoit pas disputer, il
 „ ne falloit rien croire, & pour le prouver,
 „ il avoit étalé toutes les difficultés plausi-
 „ bles que l'on pouvoit élever contre les
 „ Vérités Mathématiques; cependant il
 „ avoit conclu, qu'à moins que de tom-
 „ ber dans un Pyrrhonisme outré, on ne
 „ pouvoit se dispenser de regarder ces Vé-
 „ rités come sûres, come fondées sur des
 „ raisons claires & évidentes. *Je ne m'éloi-*
 „ *gne pas beaucoup de la pensée de M. Ber-*
 „ *nard*, avoit dit malicieusement à cette
 „ occasion M. Baïle, & tout de suite, il
 „ avoit décoré, la plupart des Démonstrations
 „ Géométriques, du titre de beaux & brillans
 „ fantômes.

J'ai donc été trompé par M. Bayle. Mais
 qui est-ce qui a trompé nôtre Censeur lui
 même? Qui est-ce qui l'a empêché de voir
 la suite du Passage de M. Bayle dont il est
 quel-

tion, & dont il cite la page, pour preuve qu'il n'eut tenu qu'à lui d'apercevoir cette suite, laquelle, pour éviter la prolixité, je n'ai pas inferé à l'endroit où j'ai rapporté ce Passage*, mais que je vai vous exposer ici.

„ M. *Leibnitz*, continue M. *Bayle*, **
 „ ayant lû dans la seconde Edition de mon
 „ Dictionnaire, ce que j'ai dit sur cela,
 „ m'écrivit une Lettre, où il tâchoit d'a-
 „ corder l'étenduë actuelle de la Matière
 „ avec les Idées Mathématiques, mais je
 „ sentoïis bien en lisant sa Lettre, qu'il s'y
 „ trouvoit embarrassé: Et qui ne le seroit,
 „ puis qu'il se trouve que les propriétés
 „ que l'on démontre d'un Cercle, savoir,
 „ que toutes les lignes que l'on peut tirer
 „ de la circonférence au centre sont droi-
 „ tes & qu'elles sont en aussi grand nom-
 „ bre que les points de la circonférence,
 „ sont des choses qui ne peuvent exister
 „ hors de nôtre Esprit, & qu'aucun Cercle
 „ réellement existant ne peut avoir cela?
 „ *Je me flaterois peut-être, si je croïois que M.*
 „ *Bernard s'est fondé sur ce qu'il avoit lû dans*
 „ *mon Dictionnaire. Ces objections ont pu lui ve-*
 „ *nir de lui même.*

Ce langage de M. *Bayle*, par lequel il

iii-

* T. II. Réflex. prélim. p. 36.

** T. IV. Oeuv. div. p. 359.

insinuë finement qu'il soupçonne M. *Bernard* d'avoir tiré de son Dictionnaire ces Objections qu'il avoit formées contre la certitude des Mathématiques, est ce le langage d'un home, qui, voulant revenir à la charge sur une Matière qu'il avoit traitée long-tems auparavant, ait eu besoin de se couvrir de l'autorité de celui qu'il envisageoit come un Plagiaire à son égard, afin d'être en droit de dire ce qu'il avoit envie de dire à ce sujet, & sur tout après s'être expliqué come il a fait dans son Dictionnaire, à l'Article *Zénon Sidonien* Remarque D? Est-ce le langage d'un Home qui cherche à tromper ses Lecteurs, come nôtre Critique l'insinuë?

Je ne saurois m'empêcher de dire ici, qu'un Grand Théologien, qui a vû cet endroit, où le Censeur taxe M. *Baile* de mauvaise foi, me dit, que si c'étoit son affaire, il ne doneroit pour toute réponse à l'Extrait ou à la Critique en général, que mes Remarques sur cet Article, telles qu'elles sont, d'autant que s'agissant d'un Auteur qui n'est plus, il n'auroit pû se dispenser de relever fortement l'acufation que le Censeur s'étoit avisé de former mal à propos contre lui, & de montrer qu'il lui avoit fait tort en cette occasion; mais qu'un Home capable de s'oublier si fort à l'égard
d'un

d'un Mort hors d'état de se défendre, & qui est censé n'en avoir pas agi avec plus de retenue à l'égard du Vivant qu'il attaque principalement, ni être mieux fondé en ce qu'il dit de son Ouvrage, & en ce qu'il impute à sa Personne, ne mérite pas qu'on entre en aucune discussion avec lui. Comme vous voyés, Monsieur, je ne prens pas la chose sur un ton si haut.

„ En vérité, *continue le Censeur*, quand je
 „ vois dès l'entrée de ses Méditations nôtre
 „ Auteur se laisse séduire par de pareils rai-
 „ sonemens, je tremble pour la conclusion.
 „ Je suis sur tout entraîné à soupçonner, &
 „ à craindre bien des choses, quand je ra-
 „ proche dans mon Esprit le but & les
 „ démarches de ce nouveau Philosophe. Il
 „ veut, dit-il, ramener les Pyrrhoniens de
 „ bonne foi, & il débute par cette phrase:
 „ *Nous avons les Connoissances Mathématiques qui*
 „ *passent pour démontrées; mais elles ne sont peut*
 „ *être pas aussi évidentes, qu'on veut nous le*
 „ *faire croire.*

Je demande ici à mon Censeur, tremblant, soupçonant & craignant tant de choses, d'où vient qu'il a tronqué le Passage qu'il rapporte? J'ai dit: Nous avons les Connoissances Mathématiques qui passent pour démontrées; *Mais outre qu'elles n'ont pour Ob-*

jet que la quantité &c. Pour quoi en retrancher ces mots soulignés ? C'est sans doute qu'une telle omission étoit nécessaire, pour oser insinuer que ma Proposition s'enferme des Vuës qui portent plus loin, que de révoquer en doute la Certitude des Démonstrations Mathématiques, qui n'ont pour objet que la quantité.

Critiquer une Proposition aussi modeste que l'est la mienne; me traiter d'Imbécile d'un côté, & de Séducteur d'un autre; cela dénote-il plus d'ignorance, ou de cette malice qu'on reproche avec tant d'indécence à M. Bayle ? Je vous laisse, Monsieur, décider cette question. Mais toujours y a-t'il apparence que nôtre Censeur, peu instruit des faits dont il s'agit, croit que M. Bayle, & moi après lui, sommes les seuls, qui ne convenons pas de toute la certitude des Connoissances Mathématiques. Il ne tiendra qu'à lui de devenir plus savant à cet égard: Pour cet effet il n'a qu'à jeter les yeux sur l'endroit du Dictionnaire de M. Bayle, dont je viens de faire mention: Il y trouvera que ce Philosophe & moi sommes en bonne compagnie. Sans parler des Anciens, de M. Huet, Evêque d'Ayranches, des *Journalistes de Trévoux*, du Chevalier de Méré & d'autres, on nous cite le célèbre Gassendi, & on lui fait dire: *Que les Mathématiciens, &c*
sur

sur tout les Géomètres, ont établi leur Empire dans le País des abstractions & des Idées, & qu'ils s'y promènent tout à leur aise; Mais que s'ils veulent descendre dans le País des réalités, ils trouveront bientôt une résistance insurmontable. On nous parle du grand Pascal.

„ C'est un assés bon préjugé contre les
 „ Mathématiques, dit Mr. Bayle, que de
 „ dire, que M. Pascal les méprisat avant
 „ même qu'il s'atachât à la Devotion. Il
 „ les avoit aimées passionément, & il y avoit
 „ fait des progrès extraordinaires: Il avoit
 „ d'ailleurs un Jugement très solide: Peu
 „ de Gens pouvoient conoitre mieux que
 „ lui le prix des choses. Ce ne fut point
 „ par sa conversion à l'unique nécessaire,
 „ qu'il se dégoûta des Sciences qui l'a-
 „ voient tant charmé: L'examen mê-
 „ me de la chose, & les Réflexions
 „ qu'il fit sur les discours d'un Home du
 „ Monde, le guèrèrent de sa prévention.

Que pense mon Censeur de ces Endroits? Trouve-t'il que les Gassendi & les Pascal, en méprisant les Conoissances Mathématiques, sont aussi du nombre de ceux qui font la planche aux Pyrrhoniens, pour leur faire mépriser d'autres conoissances encore, ou pour les révoquer en doute?

A quel propos croit-il que j'ai dû rapporter que les Conoissances Mathématiques ne sont pas absolument certaines? S'il ne le fait

fait, le Titre de mon Discours préliminaire, dans le quel il s'agit de cet Article, le lui apprendra: Il porte: *Réflexions de l'Auteur, dans lesquelles il examine jusques où nos lumières peuvent atteindre dans la connoissance de la Nature des Etres existans.* S'il eut voulu y faire attention, il auroit reconu que ce n'est que relativement à ce but, que j'ai crû devoir parler de l'incertitude & de l'insuffisance des Connoissances Mathématiques: Car il est bien evident qu'une Science qui n'a pour objet que la *quantité*, n'est guère propre à instruire sur la *qualité*, & encore moins sur celle des Natures qui n'ont point de quantité déterminée, visible & palpable. Si le Censeur eut voulu faire attention à tout cela, il auroit, peut-être, moins tremblé pour ma conclusion, qui ne tend, comme il pouvoit le voir, p. 43. & suivantes, qu'à montrer que la connoissance que nous pouvons avoir de la Nature des Etres, quels qu'ils soient, ne sera jamais une connoissance parfaite; qu'il est inutile de prétendre sur ce sujet à une entière évidence; que cette connoissance ne peut être acquise que jusqu'à un certain point, & qu'à *Posteriori*, ni être prouvée que par cet Argument que *M. Locke* appelle *ad ignorantiam*; mais que c'est par nos facultés intellectuelles que nous pouvons suppléer en quelque manière à ce
qui

qui nous manque du côté de la conoissance intuitive &c. & je ne vois pas ce que le Censeur eût pû opoler à ces conclusions.

Mais il est aisé de sentir, ce qui l'a choqué : C'est la conséquence que j'ai tiré du raisonnement de M. Bayle, dans le Passage dont il est question. La voici : *Ne pourroit-on pas dire, que les suppositions des Géomètres, ces beaux & brillans fantômes, ont doné lieu, à imaginer nôtre Ame come un Point mathématique, come un Point métaphisique, ou come un Point phisique, sans aucune dimension; ou à confirmer dans leur opinion ceux qui étoient déjà prévenus, que nôtre Ame est un Etre absolument non étendu ?* Il faut pourtant que ce raisonnement l'ait frapé, puis qu'il l'a laissé passer sans l'ataquer.

Au reste, *Monsieur*, vous sentirés aisément qu'en raisonnant come j'ai fait sur l'incertitude des Conoissances mathématiques, mon dessein n'étoit pas de nier la certitude de ces Conoissances en général, & de doner par là dans le sophisme à *dicto secundum quid, ad dictum simpliciter*, où sont tombés presque tous ceux qui ont ataqué ou défendu les Mathématiques : Je conviens de leur mérite, de leur utilité, & par conséquent de leur certitude dans tout ce qui regarde la Pratique. Je conviens que les

. Prin-

Principes de la Géométrie sont infaillibles ; mais je crois que les Géomètres ne le sont pas toujours, & que le bon sens seul aperçoit & condamne la vanité de ces prétendues Démonstrations, *qu'une quantité finie & une quantité infinie sont égales ; qu'il y a des quantités infinies bornées de chaque côté, & autres semblables ; sans rien dire des raisonnemens que la Géométrie transcendente fait sur l'infini de l'infini de l'infini &c.* où nous autres Hommes du comun n'entendons absolument rien. Tout ce que je demande est, qu'on m'accorde, que la Méthode des Géomètres n'est pas la plus propre pour discuter les questions métaphisiques ; qu'on n'argumente pas de la *quantité* à la *qualité*, ni de la *quantité idéale* à la *quantité réelle*.

¶ Nous sommes obligés de partager cette Réponse, & d'en renvoyer la suite à un autre Mois.





LETTRE

Sur le Ver solitaire nommé Ténia
A Mr. S. de C.

Vous me demandés, *Monsieur*, ce que c'est que le *Ver* nommé *Ténia*, comment il s'engendre & se perpétue: Vous voulés que je vous aprenne quels sont les Remèdes les plus propres à le tuër ou à le faire sortir du Corps où il est logé. C'est ainsi que rien ne vous échape de ce qui a raport à l'Histoire naturelle; & que non content de vous distinguer par la délicatesse de vôtre Esprit, vous tournés sagement toutes vos Etudes du côté de l'utilité publique.

Vos questions, *Monsieur*, pouroient embarrasser un Physicien plus habile que je ne le suis: Mais come j'ai eu occasion, depuis peu, de voir plusieurs de ces sortes de Vers, & que je les ai examiné de près, & avec attention, j'essaïerai de vous satisfaire; je vous dirai naturellement ce que je pense, ou ce que ma mémoire me fournit, sans vous raporter ce que d'autres ont pensé ou écrit avant moi.

Il m'a parù que le *Solitaire* étoit composé
de

de petits anneaux veloutés, enchainés les uns aux autres, & réunis par un cartilage fort mince, ou par une membrane fort déliée; il se termine par une espèce de queue ou de filet creux, qui pourroit bien être la tête même du Ver, puis qu'on n'en trouve point d'autre, quelque recherche qu'on ait fait. Ce que j'ai vu manifestement, c'est une sorte de tuyau, ou plutôt une véritable Trompe, assez semblable à celle de quelques autres Insectes, & dont l'Animal se sert pour pomper sa nourriture, qui n'est autre chose que le Chyle: Ce qui justifie cette pensée, c'est qu'on a trouvé dans quelques Cadavres & même dans quelques Chiens vivans, ce Ver dont la pointe étoit couchée sur le pilore, comé pour y puiser le Chyle qu'y verse l'orifice inférieur de l'Estomach.

Cette Tête, ou plutôt cette Trompe s'étend & s'allonge, à mesure que le Ver grandit & fait des progrès; les petits anneaux qui la composent grossissent insensiblement & par degrés, depuis la base de la pointe jusques au tronc. On peut donc considérer cette pointe comé la racine de l'Animal. C'est elle qui le nourrit, & c'est par son moïen qu'il se prolonge, & qu'il répare ce qu'il perd lors qu'il vient à être rompu par accident ou par l'effet de quelque Remède. La

figu-

figure du *Solitaire* n'a rien qui blesse les yeux : Il ressemble à un Sachet aplati ou à un Ruban d'un blanc cendré, dont les rebords forment de petites franges ; il est anelé dans sa largeur. & l'on y remarque une petite veine brune ou noirâtre, dans l'intervale de chaque anneau. J'ai vû quelques uns de ces Vers marquetés, sur la rênure desquels on apercevoit de petites taches d'un bleu foncé & disposées fort régulièrement ; mais je n'ai pû apercevoir ces écailles disposées le long du dos, ni cette tête ronde & ces quatre yeux dont parle Mr. *Andri* : J'avoüe, *Monsieur*, que je me plais à abatre le Merveilleux ; il me semble, alors, que je terrasse des Monstres & des Géans.

Pour ce qui regarde l'intérieur du *Tenia*, il est beaucoup moins connu, & beaucoup moins aisé à conoitre ; ce qu'on y aperçoit le plus distinctément, ce sont des glandules ou des mamelons, qui contiennent une limphe épaisse & visqueuse. On peut presque dire que le Ver entier n'est formé que de cette limphe, qui se durcit & prend quelque consistance dans la tunique qui la renferme. Quelques personnes m'ont dit qu'elles avoient decouvert sur le dos du *Solitaire* de petites trachées, qui comuniquent du dedans à l'extérieur, & par le moien desquelles

quelles l'Animal respire. Un Phisicien très éclairé va plus loin, & assure que ces prétendues *trachées*, sont des espèces de soupapes, qui s'ouvrent pour recevoir la limphe, & qui se ferment pour l'empêcher de sortir. Un jeune & habile Naturaliste pense à peu près de même. Après avoir examiné avec attention la Structure intérieure du *Ténia*, il croit qu'il se nourrit par les pores qui tapissent la surface de sa peau. C'est ainsi que l'on croit que se nourrissent certaines Plantes marines. On remarque, en éfet, dans toute l'étendue de ce Ver des interstices entre les anneaux, qui peuvent doner passage au suc nourricier, & servir de bouche à l'Animal : Ces interstices aboutissent aux manelons, qui feront la fonction du ventricule, ou de l'estomach. Le même Philosophe considère le *Solitaire*, comme un Animal à double queue, qui se prolonge par le milieu ; un anneau naissant s'acroche à celui qui est le plus voisin, & le Ver s'allonge & se fortifie à proportion qu'il trouve plus de nourriture & plus d'étendue pour se loger & pour se mouvoir. Ce qui fait que nous ne voions dans le *Ténia* qu'une seule queue, qui est ordinairement la queue supérieure, c'est que l'inférieure est come étranglée par le resserrement du *cæcum* & de *lanus*, où elle aboutit.

Vous

Vous voïés, *Monsieur*, parce que je viens de dire, que la Structure intérieure de ce Ver a quelque chose de particulier; mais en même tems d'affés obscur; l'organisation intime des parties, leur ressort, leur jeu, échapent à la vuë & au scapel. Nôtre curiosité, qui veut tout savoir & tout pénétrer, est presque réduite à ne juger que de la figure & de la surface extérieure des Corps. A l'égard de la longueur du *Ténia*, il est facile de la mesurer très exactement: Il y en a qui ont jusqu'à 30. Aunes & même jusqu'à 45. & le célèbre *Ruisch* en a vû de tels. J'avoüe que je n'en ai point vû d'une grandeur si prodigieuse: Ceux qu'on m'a montré n'avoient, tout au plus, que 10. à 12. aunes.

Quoi qu'il en soit, il est évident que le *Solitaire* a une figure & une organisation singulière, & qu'il forme ainsi une espèce distincte de toutes les autres. Ce sentiment est tout à fait oposé à celui de Mr. *Andri*, qui conjecturoit que le *Ténia*, n'est qu'un Ver comun & ordinaire, qui s'allonge & s'aplatit par la préssion & le frottement de l'Estomach & des Intestins. Mais si le *Ténia* n'est qu'un Ver comun, qui ne fait que se développer & se perfectioner dans le Corps humain, d'où vient que son organisation & sa figure ont si peu de raport avec celle de

tes les espèces de Vers que nous conoissons ? Je n'insisterai pas sur cette difficulté, parce que j'aurai encore occasion de dire quelque chose sur ce sujet.

Ceux qui ont pensé que le *Solitaire* étoit un assemblage, ou une chaîne de Vers *cucurbitins*, réunis sous une enveloppe ou une gaine commune, n'ont pas mieux rencontré que Mr. *Andri*, qui ne s'éloigne pas de cette idée, non plus que Mr. *Valisnieri*.

Quand on examine le *Ténia* avec attention, on voit sensiblement qu'il forme un Corps continu; qu'il n'a point d'étui qui l'enveloppe, & que ses cercles, ou ses incisions sont liées entr'elles par des ligamens. A la vérité, en suposant cet assemblage, on explique très aisément pourquoi ce Ver ne périt point, lors qu'il vient à se casser. Si chaque anneau est un Ver, il sera indépendant des autres; il pourra se détacher plusieurs chaînons de la chaîne, sans qu'elle coure aucun risque de se rompre.

Pourriés vous croire, *Monsieur*, que le *Ténia* étoit si peu connu, quoi qu'il soit fort ancien, puis qu'*Hypocrate* en parle, qu'on a prétendu que ce n'étoit qu'une Membrane des Intestins, qui s'étoit détachée & qui avoit pris peu à peu une figure singulière & déterminée. Cette Membrane avoit, disoit-on, conservé un certain ressort; ce qui la fai-
soit

soit paroître animée. Mais pour détruire cette opinion, il n'y a qu'à ouvrir le yeux; on voit manifestement le *Solitaire* doner des signes de vie; on le voit se trémousser avec violence dès qu'il est sorti du Corps; on l'a vû même ramper come un Ver de terre; il a des mouvemens si sensibles & si vifs, que les Malades, chés qui il est logé, s'en aperçoivent très distinctement. Certaines Maladies, le défaut de nourriture, un mauvais chile, le rendent plus inquiet & plus furieux: C'est alors, sur tout, qu'on desire ardemment de s'en délivrer.

Ce Ver est d'une extrême voracité. S'il prend de la nourriture de tout côté, il doit en rendre à proportion, & le Corps humain, dans lequel il est renfermé, reçoit nécessairement tous ses excréments. Cela ne peut que déplaire aux imaginations délicates. En écrivant ceci je me suis rapellé une plaisanterie de *Rabelais*, & je vai Monsieur, vous en faire part. „ *Pantagruel*, „ dit-il, alla se nicher un jour dans la „ gorge de *Gargantua*. Après en être sorti, „ *Gargantua* lui demanda ce qu'il avoit vû; „ J'ai aperçû, repliqua-t'il, d'un côté de „ profonds abimes, & de l'autre des Montagnes d'une hauteur prodigieuse, où ser- „ pentoient mille Ruisseaux. Mais, dit „ *Gargantua*, quand certains besoins vous

„ pressient, où vous placiés vous pour
 „ y satisfaire? Dans la bouche de Vôtre
 „ Excellence, répondit *Pantagruel*, & c'é-
 „ toit le lieu le plus comode. On se passe
 très bien de ces sortes d'Hôtes qui salissent
 si fort leur logement, mais n'arrêtons pas
 trop nos yeux sur cet objet.

Jusques ici, *Monsieur*, je ne vous ai parlé
 que de ce que j'ai vû, & que j'ai exami-
 né moi même; je vai à présent vous dire
 un mot de ce que le bruit public a fait
 parvenir jusques à moi. On m'a protesté
 qu'un de ces Vers avoit la tête assés sembla-
 ble à celle du Limaçon; qu'elle pouffoit
 deux petites cornes, qui sortoient & qui
 rentroient alternativement: On ajoutoit qu'on
 avoit remarqué sur la pointe de ces cornes
 de petites éminences, qui pourroient bien être
 des yeux, & faire la fonction de lunet-
 tes d'aproche. Pour faire sentir le ridicule
 de cette Fable, je n'ai fait que demander,
 Quel seroit l'usage de ces yeux & de ces
 lunettes, dans l'endroit où le *Tenia* est placé?
 La Nature est trop œconome & trop sage
 pour faire une dépense inutile. Une autre
 Personne m'a assuré avoir vû sortir un Ver
 d'une taille gigantesque, hérissé de poils,
 armé d'une fourche ou d'un dard, & dont
 la tête ressembloit à celle du Serpent. Le
 penchant que les Hommes ont pour le merveil-
 leux

leux est si grand qu'ils en mettent par tout; on fait usage de son imagination, lors qu'il ne faudroit faire usage que de ses yeux & de la Raison. Après tout, il n'y a rien de si faux, rien de si absurde qui n'ait été dit.

Mais le *Solitaire* est-il toujours seul dans sa retraite? Ne sauroit-t'il vaincre son aversion pour la Société, & n'a-t'il jamais de Compagnon? Si cela est, comment se perpétue-t'il, & comment la Race en peut-elle subsister? Voilà des questions bien pressantes, & bien positives; mais vous me permettrés, *Monsieur*, de répondre à la première, avant que de passer à la seconde. On sait qu'en général le *Ténia* est unique dans le Corps humain, & dans quelques Animaux; il y a peu d'exceptions à cette règle. S'il a des Compagnons, come en éfet, il en a quelquefois, ils ne sont pas de son espèce, & il n'y a pas apparence qu'ils contribuent à la propagation. Comment donc se perpétue-t'il? Cette conséquence est toute naturelle, mais elle devient un Problème difficile à résoudre. Le *Ténia* seroit-il hermaphrodite, & auroit-il la faculté de faire en même tems, les fonctions de Mâle & de Femelle? Cela pourroit bien être; & il ne seroit pas le seul Insecte qui eut cette propriété. Ce qui fait naître quelque doute, c'est qu'on n'a point trouvé de petits

Vers de son espèce, qui fussent avec lui dans la même loge, & qui parussent le fruit de ses œuvres. Le *Ténia* est peut-être aussi heureux, dans sa solitude, que certains Vers aquatiques, dont on a beaucoup parlé dans le *Journal Helvétique*, & qui ont l'admirable faculté de se multiplier, à mesure qu'on les rompt & qu'on les coupe par morceaux. Come les Vers ont, en général, beaucoup de rapport les uns aux autres, l'analogie pourroit faire soupçonner qu'il y a ici quelque chose de semblable; mais cela ne lève pas tout à fait la difficulté; on demandera toujours, comment le *Solitaire* se perpétue, car il y a une grande différence entre la génération, & la multiplication des parties, qui sont déjà existantes, & qui ne font que changer de forme. Qu'on partage un Insecte en quatre, & que ces quatre parcelles deviennent quatre animaux, cela a de quoi surprendre; mais si l'on ignore l'origine de l'Insecte, de qui on a tiré ces quatre parcelles, on ne sera pas moins embarrassé à expliquer d'où il vient & qui l'a produit. Pour répondre à cette objection, il faut nécessairement avoir recours à l'une de ces deux Hypothèses: La première suppose que le *Ténia* naît avec l'*Embrión*, grandit & se prolonge avec lui; c'est l'opinion de plusieurs Philosophes, en particulier de Mrs. *Walisneri* & *Baglivi*; c'est aussi

aussi le sentiment d'*Hipocrate*, dont l'autorité est si respectable en Médecine. Cette Hypothèse est encore fondée sur une Observation qu'on a faite; on a remarqué que les Pères & les Mères qui ont le *Ténia* laissent souvent ce fâcheux héritage à leurs Enfants.

Il semble que rien ne peut renverser une opinion qui est si bien apuïée; & qui a un si grand degré de vraisemblance, cependant elle n'est pas exemte de difficultés; & si l'on ne renverse pas l'Edifice, on peut du moins l'ébranler. On demande, Qui a joint au *Fœtus* le germe du *Ténia*? Pourquoi cette union si mal assortie? Et comment ces deux Corps, si différens entr'eux & qui ont si peu de liaison & d'affinité, peuvent ils croître de concert, & demeurer unis, malgré mille obstacles qui devroient les séparer? Une semblable harmonie est elle naturelle, & ne répugne-t'elle pas à nos lumières & au sens comun?

La seconde Hypothèse est celle ci: L'Air, dit-on, est le véhicule du *Solitaire*; il est rempli des germes de toutes sortes d'Insectes, & il les transporte d'un endroit à un autre, jusqu'à ce que ces germes déposés dans un lieu convenable s'y arrêtent, y prennent, en quelque sorte, racine & s'y dévelopent. Comment le Corps humain en se-

seroit il exempt, puisque les Pierres même sont rongées par certains Vers, qui y cherchent leur domicile? Mais ces germes, repliquet-on, ne se forment pas dans l'Air; & on demande, d'où ils viennent & qui les a produits? Nous ne sommes plus dans ces Siècles ténébreux où l'on s'imaginait que le Hazard avoit le pouvoir de créer des Substances & la sagesse de les conserver: La Vérité qui nous éclaire nous apprend que le Hazard n'est rien & ne sauroit produire aucune Substance; l'Expérience a démontré que la pourriture seule est dans une impuissance absolue de former le moindre Insecte, & que pour savoir pourquoi tel Etre subsiste aujourd'hui, il faut nécessairement remonter à son origine. Si nous consultons la bonne Philosophie, elle nous enseignera que tous les Animaux sont également parfaits dans leur espèce, & relativement au but que le Créateur s'est proposé. L'Insecte le plus vil, & qui nous paroît à peine ébauché, a cependant une organisation aussi admirable que celles des Animaux qui nous semblent les plus travaillés & les plus parfaits. On convient que l'Air est un fluide, dans lequel nagent une infinité de germes & de semences; mais ces germes & ces semences, sont sortis d'Animaux ou d'Insectes de leur espèce, & le Solitaire paroît incapable de

se perpétuer par lui même; en voici une preuve: S'il avoit la faculté de se perpétuer, il doneroit des témoignages de sa fécondité; s'il pouvoit être Père de famille on verroit de ses petits; au lieu que l'on ne voit autour de lui aucun Animal de son espèce. Quand une fois il est sorti de sa loge, il ne laisse aucun germe; & les Personnes qui en ont été entièrement délivrées le sont pour toujours.

Hé bien, dira-t'on, voici enfin l'origine du *Ténia*; il est porté dans le Corps humain avec les Alimens; on ne sauroit nier qu'ils ne soient pleins de Vers de toutes les sortes; il ne s'agit pour eux que de s'introduire, & cela ne leur est pas difficile. Dès qu'ils ont trouvé un terrain convenable, on n'est plus en peine de leur progrès surprenant: On fait que la plus petite Sémence, mise en terre, peut produire un Arbre d'une hauteur excessive. Il en est de même du *Solitaire*, il n'y a qu'à lui doner une matrice où il puisse s'étendre & se nourrir. A l'égard de sa figure singulière & déterminée, cela ne doit causer aucun embarras; le Ver est d'une substance molle & spongieuse, il se plie très aisément au moule où il se trouve; il prend une telle ou une telle figure, selon la forme de l'azile qu'il a choisi.

Rien

Rien n'est plus aisé que de faire ce raisonnement, mais rien n'est plus difficile que de le soutenir. Pour le réfuter, il n'y a qu'à se rapeller ce qu'on vient de dire sur l'impuissance où il paroît que se trouve le *Ténia* de produire son semblable, & sur l'impossibilité qu'il y a que des Vers d'une autre espèce puissent prendre régulièrement la forme & la structure du *Solitaire*. Consultons la Nature; elle nous apprendra non seulement qu'il ne se forme plus de nouveaux Etres, mais encore que leurs métamorphoses ont leurs bornes, & que la diversité que produit leur mélange a des limites marquées. La variété des Plantes & des Animaux ne va jamais au delà d'un certain point. Tous les Corps sont soumis à des règles qu'il ne leur est pas permis de violer. Come il ne s'est détruit aucunes espèces de Plantes & d'Animaux depuis la Création, il ne s'en est point aussi formé de nouvelles. Il peut se trouver des Monstres, mais ces Monstres même sont assujettis à l'ordre général; ils ne forment point d'espèce particulière, & ils appartient nécessairement à un certain genre de Plantes ou d'Animaux. Ce raisonnement vous paroitra peut-être hors de place, mais il est aisé de l'appliquer à nôtre sujet. Si l'on ne trouve pas hors du Corps humain, l'espèce

ce qui caractérise le *Ténia*, l'Air ni les Alimens n'ont pû en apporter le germe; & s'il n'y a ici qu'un simple développement, ou une simple extension du Ver ordinaire, je ne conçois pas pourquoi la figure & l'organisation en sont si différentes. Un simple changement dans la surface du Ver pourroit il occasioner une métamorphose qui n'a point d'exemple, qui en change l'organisation, & qui semble détruire l'espèce, pour en faire une nouvelle.

Voilà, *Monsieur*, tout ce que je puis vous apprendre sur la structure & l'origine du *Ténia*. Tout cela vous paroitra presque aussi obscur que le lieu où il se cache. Je sai que je vous laisse dans le vaste Pais des Conjectures, & je suis bien fâché de ne pouvoir vous servir de guide: Mais quand le Vrai ne se présente pas & semble se refuser à nos recherches, il vaut encore mieux rester dans l'incertitude, que de croire le faux & se livrer à des Fables. Attendons patiemment; peut-être que la lumière se levera de quelque côté, & nous aidera à sortir des ténèbres. N'admirés vous pas que l'Home veuille savoir le *pourquoi* de tout, lui qui trouve des bornes & des obstacles presque à chaque pas? N'est-ce pas assés de faire un bon usage de ce qu'il possède? Nos connoissances suffisent pour nôtre bonheur;

heur; il ne nous manque que de ne pas désirer trop ardemment ce que nous ne saurions obtenir, & qui ne nous est pas nécessaire.

Si nôtre curiosité est si peu satisfaite sur la nature & l'origine du *Ténia*, en révanche on a enfin découvert la bone manière d'attaquer & de vaincre cet Ennemi. Nous devons cette heureuse découverte à un jeune Médecin de Morat, nommé Mr. *Herrenschwandt** très habile Phisicien, & qui a beaucoup de lumières & d'expérience: Il faut avouer que le triomphe qu'il a remporté lui a peu couté; il est assés modeste pour en faire honneur au hazard, qui est le premier Auteur de presque toutes les découvertes. Mr. *Herenschwandt* donoit un Remède pour une Maladie particulière; il eut un succès inespéré; son Malade fit le Ver Solitaire, & fut guéri. Il dona le même Remède à un autre Malade, & sa surprise redoubla à la vüe des mêmes éfets. Un Esprit éclairé & attentif ne laisse guères échaper le fil, quand il le tient une fois, & come si la Providence vouloit entrer dans ses vuës & y concourir, elle lui fournit les occasions de poursuivre ses Expériences, & de s'assurer du succès. Il est certain qu'il se présenta plus de cas que nôtre Docteur ne se flâtoit d'en trouver. Telle Personne qui gardoit le

* Le nom de cet habile Docteur n'est pas étranger dans nôtre Journal. On a parlé de lui avec Eloge, Journal de Janvier 1738. p. 93.

silence, & qui se résolvoit à passer tranquillement sa vie avec le *Solitaire* changea de résolution dès qu'il eut espérance de guérison. Il est naturel de chercher à se défaire d'un Hôte, sinon dangereux, du moins souvent inquiet & presque toujours incommode. Les Médecins trouvoient bien des Remèdes qui soulageoient, & qui faisoient même sortir quelques aunes du *Ténia*; mais il ne mouroit pas pour cela: Il réparoit bientôt ses pertes, & c'étoit toujours à recommencer. Cela causoit des anxietés aux Malades, & quand l'imagination n'auroit été que blessée, le mal ne laissoit pas d'être très réel. Mrs. le *Clerc* & *Andry* avoient indiqué plusieurs Remèdes qui n'ont pas échappé aux Praticiens; mais il étoit réservé à M. *Herrenschwandt* de remporter une victoire complete & de voir son ennemi abatu à ses pieds. Il a guéri ici plus de 20. Malades, parmi lesquels il y a des Persones de la première considération, & dont la santé est infiniment chère au Public. Le Remède qu'il donne ne laisse point craindre de suites funestes; il est très facile à avaler; l'opération est finie dans l'espace de 5. à 6. heures, & l'on a le plaisir de voir le Ver entier & vivant. Ce n'est point ici une de ces illusions flatteuses qui endorment le Malade sans le guérir; l'Oeil juge du succès,

& en est le témoin. Quelle différence de cette Cure avec les promesses fastueuses d'un Empirique ou d'un Charlatan !

Come cette Lettre est déjà longue, je ne ferai qu'indiquer ici quelques Observations curieuses. Le *Ténia* semble fermer quelquefois l'ouverture du canal *cholidoque*, come pour empêcher la *bile*, qui l'incomode, d'en sortir, & il nuit par là au Malade. F. *Hildanus* rapporte qu'une Femme de *Lausanne* rendoit régulièrement, la veille de *la St. Jean*, quelques aunes du *Ténia*, & ce qui est singulier, c'est qu'elle n'en rendit point, quelques jours auparavant, après avoir pris une forte décoction de *Coloquinthe*. Mr. *Andri* parle d'une Fille de qualité aculée d'être enceinte, parce qu'elle avoit le ventre fort gros & de fréquens maux de cœur. Elle mourut, après avoir pris inutilement plusieurs Remèdes; on l'ouvrit, & on lui trouva le *Solitaire*, qui occupoit presque toute la capacité du bas ventre.

Enfin, *Monsieur*, vous me demandés quels sont les meilleurs Remèdes pour le *Tenia*; mais on ne s'avise pas de se borner, au moins quand on peut obtenir le plus. Je viens de vous le dire, on a découvert un excellent Remède, qu'on peut regarder come un Spécifique contre cet Insecte; la source en est sûre & n'est pas éloignée
de

de vôtre séjour. A la vérité, ce Remède est encore un secret, mais ce n'est pas le Mistère qui en fait le prix, & il est bien juste que celui qui l'a découvert en profite. Il ne le refuse pas aux Pauvres, & il ne demande aux Riches que ce que l'équité & la reconnoissance exigent pour lui. Quand je vous dirois qu'on a donné avec succès pour le *Ténia* de l'Ecorce de *Meurrier noir*, & de la *Racine de fougere*; que l'*Abrotanum*, le *Fanacetum*, le *Mercure doux*, le *Sel d'Absinthe* &c. ont souvent produit de très bons effets, vous ne feriez aucun usage de ces Remèdes, & en Homme Sage, vous vous adresseriez à l'*Esculape moderne*. Ainsi je ne vous parlerai pas de la *Poudre d'étain*, que les Actes de la *Société d'Edimbourg* recommandent, pour faire fondre le *Ver solitaire*. Si ce Remède est un dissolvant, comme il faut nécessairement que c'en soit un, comment agira t'il sur le *Ver* sans toucher aux *Visceres* qui le renferment? Il faudroit, pour cela attribuer au Remède du discernement & de la connoissance. J'avoüe que lorsque j'aurois à choisir entre les Remèdes déjà connus, je préférerois les *Pilules de Mr. Bianchi* si supérieures à toutes les autres *Pilules mercurielles* purgatives, & que ce Savant Professeur donne avec succès pour toutes sortes de *Vers*,

aussi

aussi bien que pour les Douleurs & les Maladies secrètes. La réputation de ce Remède est si grande & son efficace si certaine, que plusieurs Empiriques en ont cherché la composition, & ont toujours échoué. Il est bien plus aisé de se vanter de contrefaire un Remède, que de le rendre tel qu'il doit-être. On ne dira jamais qu'un Singe soit un Homme, parce qu'il fait des grimaces, & qu'il en imite la démarche & les actions.

Au reste, *Monsieur*, j'ai traité, ou peu s'en faut, de chimère, un *Ver solitaire* velû, qui avoit deux cornes, quatre yeux, une queue fourchue, & une petite langue en forme d'aiguillon, d'une couleur noire, cependant il n'y a qu'un moment qu'on vient de m'assurer qu'on en a vû de tels. *Ambroise Paré* parle d'un Vers à peu près semblable, trouvé dans la cuisse d'un jeune Home. Comme nous ne devons pas tout croire, nous ne devons pas aussi tout nier. Je ne décide point; je voudrois seulement qu'on fit attention à une chose; le *Ténia* se rompt très aisément; en se rompant il se fait des frisures & des filamens, auxquels l'Imagination donne aisément une forme & une figure. Il sera facile de s'éclaircir sur ce sujet, aujourd'hui que ce Ver est plus comun, & qu'il paroît s'être beaucoup multiplié.

Savés vous bien, Monsieur, que le *Solitaire* n'a point eu de plus grand ennemi que feu Mr *Hecquet*. Comment en effet . pouvoir concilier *l'existence* de ce Ver avec le Système de la *Trituration*, qui étoit l'Idole du Docteur? Le *Ténia* n'auroit-il pas été moulu & brisé en mille pièces, par le broïement continuel des muscles du bas Ventre & des Intestins? Comment résister à un poids de deux cent soixante un mille cent quatre vingt six livres? En vérité, le Système de la *Trituration* ne peut tenir contre cette preuve, & on peut dire que le *Solitaire* le réduit en poudre.

Il n'en est pas de même du Système de la fermentation; & Mr *Andri* a bien soin d'en faire sentir la différence. Chacun fait qu'un Dissolvant agit, fort bien sur un Corps sans toucher a un autre. Le Vinaigre rongé la Pierre, & il conserve dans son sein mille petits Animaux. Voilà ce que l'expérience nous apprend; mais je n'usurai jamais d'un Remède pour dissoudre le *Tenia*, jusqu'à ce que l'expérience en ait justifié l'efficace.

En relisant, *Monsieur*, ce que j'ai dit sur l'origine incertaine du *Solium* ou *Ténia*, je me suis rapellé un Passage de *Diodore de Sicile*, qui pourroit éclaircir cette difficulté, si ce qu'il dit étoit vrai. Voici ce qu'il ra-

porte. La Terre, frappée des raïons du Soleil est capable de produire des Masses organiques: Il est certain, ajoute-t'il, qu'en Egipte lors qu'on laboure les endroits que le Nil a fertilisé, on est surpris, en remüant la terre d'y trouver de véritables Animaux; les uns ne font que d'éclorre & sont à peine ébauchés; quelques autres rompent leurs envelopes, & comencent à respirer & à se mouvoir. Ne vous semble-t'il pas que vous voïés l'exécution du Siftème d'Epicure, que *Lucrece* a si ingénieusement décrit? Il y a des Gens qui auroient honte de copier servilement les sotises des autres, & qui voulant être inventeurs, n'ont que la frivole gloire d'inventer des sotises, à peu près semblables. Si l'observation de *Diodore* étoit vraie, ou si le Siftème d'Epicure avoit le moindre fondement, non seulement nous verrions naître fréquemment le *Ténia* dans le Corps humain par le mélange de certains suc, qui prendroient en s'épaississant une forme déterminée; mais nous verrions encore la Terre produire, du moins quelquefois, des Animaux inconnus, auxquels le Soleil doneroit le sentiment & la vie. Le Hazard a t'il perdu quelque chose de sa force & de sa puissance? D'où vient ne voïons nous plus aucunes de ses productions? Je veux croire que les Etres dont il est le Créateur ne sont pas

tous

tous également solides, qu'il y en a qui sont trop foibles pour résister au *choc* & à l'*impulsion* des Atomes & de l'Air qui les environne ; mais s'il est vrai qu'ils soient composés de principes éternels & immuables, & que la seule disposition, le seul arrangement de ces principes fasse la diversité des substances, je demande d'où vient que quelques uns de ces mêmes Etres, dont les élémens sont étroitement accrochés & liés les uns aux autres, ne sont pas aussi éternels que les principes dont ils sont formés ? Je demande encore qui a prescrit des bornes à la disposition & à l'arrangement des Atomes dont les Corps sont composés ? Si le Hazard seul a présidé à cet ouvrage ; certainement le nombre des substances ne doit pas être renfermé dans certaines limites ; leur forme & leur figure devroit varier sans cesse. Peut-on s'imaginer que le Hazard puisse se proposer des règles & les observer ?

Mais je m'aperçois, *Monsieur*, que je m'écarte insensiblement de mon sujet. Revenons au *Solitaire*, sur lequel j'ai encore quelque chose à dire, qui a quelque rapport avec la Fable philosophique mise en vers par *Lucrèce*. Quelques Auteurs ont assuré qu'on a vû sortir des Serpens & des Dragons de quelques Cadavres, & qu'on en

a trouvé dans le Tombeau⁶ de *Charles Martel*, qui s'étoient engendrés de son Corps. *Plutarque*, rapporte un fait à peu près semblable, en parlant de *Cléomène*. Cela ne montre-t-il pas avec quelle sage défiance on doit lire les Historiens, même les plus judicieux ? Ne peut il pas arriver que ces prétendus *Serpens* ou *Dragons* ne soient que le *Solium* qui a survécu au Mort, & qui s'est fait passage pour sortir ? On fait que ce Ver prend souvent une figure très hideuse lorsqu'il vieillit. N'en voilà t'il pas assés pour le peindre sous la forme d'un Serpent ou d'un Dragon ? Mais ce ne seroit pas sa figure qui me feroit peur ; ce qui doit effraier véritablement, c'est qu'il cause quelquefois la mort. On fait combien la plûpart des Vers sont nuisibles. Dans le tems de la Peste de Marseille, une Personne aiant mis le soir une feuille de papier blanc sur sa fenêtre, y aperçût, le matin, une fourmilière de petits Vers ailés, qui disparurent entièrement quand la Peste eut cessé. Il est assés vraisemblable que c'étoient ces petits Insectes qui y avoient aporté la Contagion. Le *Tartre émétique* fit très bien lors de cette Maladie, & c'est, en effet, un très bon Remède contre les Vers.

Si les Vers donent quelquefois la mort à
l'Home,

l'Homme, ils lui donnent aussi la vie, selon quelques Phisiciens. Ils prétendent que l'on trouve *in semine Masculino*, un petit Ver que l'on doit regarder come un germe animé qui ne fait qui se développer *in utero Materno*. Après cela, que l'Homme fasse, s'il l'ose, le pompeux étalage de ses titres, de sa force, de sa grandeur, & de sa puissance. Pour rabatre son orgueil je n'ai qu'à lui mettre devant les yeux son origine & sa fin: Il doit sa naissance à un Ver. De Vils Insectes peuvent le dévorer pendant sa vie, & il en est la proie après la mort. Je suis &c.

GENEVE le 8.
Octobre 1743.

YOLLOY.





AUX EDITEURS.

MESSIEURS,

Tout en cherchant la suite des Conseils de feüe ma chère Mère, j'ai mis la main sur l'Histoire d'Atalie. Je l'ai relüe, & comme elle m'a paru renfermer grand nombre de Conseils qui ont assés de raport avec ceux que feüe ma Mère me donoit, je me suis arrêtée là. Les Personages de cette Histoire sont tous morts, & je ne sache pas qu'il y ait actuellement persone au monde qui les ait connus. L'exemple d'Atalie ne doit pas faire des téméraires, il doit nous engager seulement à plus de circonspection. Je suis &c. LUCINE.



ATALIE, Ou la Conduite récompensée.

Les Hommes rejettent quelquefois sur leur incapacité, mais plus souvent sur leur étoile, le peu de succès qu'ils ont dans leurs entreprises. Si l'on vouloit se donner la peine d'examiner, on verroit que ce qui les fait échoüer, c'est pour l'ordinaire le

de

défaut de conduite. On songe d'éviter les mortifications, quand on fait retomber sur son pur malheur les disgraces qu'on effuie; mais on ne pense pas que cette conduite nous en prépare come inévitablement de nouvelles. Uneſ afaire bien dirigée ne manque guère de réuſſir, lors que du moins elle n'est pas au deſſus de la portée de celui qui l'entreprend, & les obſtacles qu'on rencontre ſur ſon chemin ne ſervent qu'à de nouvelles vuës & qu'à donner plus de ſagacité. L'Histoire que je vai faire d'*Atalie* le prouvera très bien.

Atalie nâquit en France dans une petite Ville d'une Province qu'arose la *Loire* & de très honêtes Parens. Toute médiocre que fût leur fortune, ils crûrent qu'ils ne devoient pas la conſulter trop exactement pour l'Education de leur Fille. Come s'ils euſſent prévu par avance qu'elle ſeroit un jour apellée à figurer dans le Monde, ils lui firent aprendre tout ce qu'exige une bonne Education. Ils ne négligèrent donc rien à ſon égard de ce qu'elle devoit ſavoir eſſentiellement pour ſon état, en même tems qu'il tâchèrent d'orner ſon Cœur & ſon Eſprit des plus belles qualités. *Atalie*, qui ſentoit tout le prix des bontés que ſon Père & ſa Mère avoient pour elle, s'apliquoit à y répondre

par une obéissance entière à leurs ordres, & par une juste reconnoissance.

Bien que son Education fût plus excellente que celle de ses Amies, ce ne lui étoit pas un titre de les mépriser; au contraire ce qu'elle avoit de plus d'Esprit & de manières qu'elles, elle croïoit ne l'avoir reçu que pour les obliger en plus de façons différentes. Cette conduite si sage la rendit chère à ses Amies, elle s'acquît leur confiance, & chacune en particulier, come par un esprit de jalousie, vouloit par ses empressements, mériter auprès d'elle la préférence. *Atalie* les traitoit toutes également, mais toutes avec bonté; elles vivoient ainsi dans le sein des complaisances réciproques; éloignées de l'éclat des grandeurs, elles goûtoient dans leur simplicité les plus chères délices.

Ce fut ainsi qu'*Atalie*, parmi les plaisirs innocens & dans une tranquillité parfaite, passa les premières Années de sa vie. Un Evénement imprévu changea insensiblement la situation. *Aronce*, Fils d'un des premiers Gentilshomes du Roïaume, & l'unique Héritier des Terres considérables que possédoit son Père, fut ataqué dans sa vingtième année d'une Maladie violente, qui fit craindre pour ses jours. La Faculté crut que le changement d'air lui seroit salutaire,

lutaire, & tout de suite il partit avec son Gouverneur pour la petite Ville où demouroit *Atalie*. Sa sante se rétablit quelques semaines ensuite, & dès là il songea à prendre les plaisirs qu'on goûtoit dans le lieu.

Come c'étoit un Cavalier de bone mine & de distinction, il fut reçu avec politesse dans les meilleures Maisons de la Ville, où c'est que tour à tour les Dames se rendoient à certains jours de la semaine. Ce n'étoit pas de ces Assemblées où l'on va pour prendre le Café, puis le Thé avec la Colation, & enfin pour joüer, d'où l'on sort sans avoir dit quatre mots au delà des Complimens de l'entrée & de la sortie. On s'assembloit au contraire pour rire & badiner; on parloit de bagatelles si rien ne s'ofroit de meilleur à dire, & l'on destinoit une demie heure à quelque lecture de goût: Chacun enfin rentroit chez soi plus gai qu'il n'en étoit sorti & toujours avec une nouvelle inclination pour cette Societé où se formoit l'Humeur, l'Esprit & la Politesse.

Aronce, qui ne conoissoit encore cette sorte d'Assemblée que par réputation, fut bien charmé d'apprendre à la conoitre par lui même. Il ne la trouva point au dessous de l'idée qu'il s'en étoit faite sur ce que
lui

lui en avoit appris la Renommée. Il n'y fut pas deux fois que par un penchant naturel aux Persones dont le Cœur est sans passion, il s'attacha à l'une de celles qui la composoient. *Atalie* ne fut cependant point celle qui le toucha. Il se déclara pour *Fatime*, dont l'Esprit & l'Humeur marchant toujours come par bonds, lui parurent devoir mériter la préférence. L'Esprit des bagatelles, avec beaucoup d'enjouement, qu'elle savoit placer avec avantage, l'amusoient ; & bien que de son côté il fût très malhabile à répondre à ces petites manières, il y fut néanmoins sensible.

Devenu impatient ; ces jours d'Assemblée lui paroissoient d'une distance infinie. Il ne pouvoit attendre le moment de se revoir auprès de *Fatime*. La tristesse, qui pendant ces intervalles se faisoit lire dans ses yeux, ne se dissipoit qu'à la vue de *Fatime*. Cette situation gênante lui fit prendre la résolution de la voir chez elle. Il y fut reçu, avec toute la politesse qu'on doit à des Etrangers ; mais les Visites trop fréquentes comencèrent de faire craindre à *Fatime* pour sa réputation. Elle prit le parti de se retirer pour quelque tems à sa Campagne, s'imaginant bien que par cette retraite elle se délivreroit des importunités de ce Cavalier, sur qui elle ne croïoit point

point avoir de prétension. *Fatime* fut approuvée dans cette conduite, & come elle l'avoit prévû, son absence fit changer d'objet à l'inclination d'*Aronce*.

Il continua de fréquenter les Assemblées, & aiant perdu de vüe *Fatime*, il vint à l'oublier insensiblement. *Atalie* s'étoit déjà attirée son attention. Il la distinguoit sur toutes les Amies dans son Esprit; mais de peur de mériter des reproches de légèreté, il n'osa pas tout à coup se livrer aux mouvemens qui portoient son Cœur vers elle. Il eut toutes sortes de ménagemens; il auroit crû agir contre les bienséances en passant si subitement d'une passion à une nouvelle. S'il n'y a pas beaucoup de constance parmi les Homes, ils s'imaginent du moins qu'ils doivent pendant quelque tems en garder les apparences. Ces soins pour *Atalie* ne furent d'abord que des politesses peu marquées: Il vint par degré à lui en faire de plus grandes, & au bout de quelques semaines, il se passiona véritablement pour elle.

Ce changement ne fut pas plutôt connu du Public, qu'il fut l'occasion d'une Partie de Campagne que firent les Amies de *Fatime* auprès d'elle. Chacune, un Bouquet de Sauge à la main qu'elles vinrent lui offrir, la consola de son mieux de l'infidélité

lité d'un Amant, pour qui, à la vérité, elle n'avoit eu au delà de la politesse, que de l'indifference. *Fatime* qui aimoit à se réjouir, reçût fort bien le badinage de ses Amies. Pour m'étourdir, leur dit elle, sur la perfidie d'*Aronce*, ne songeons qu'à nous divertir. Le Jeux, les Ris, tout sera de la partie, excepté les Amours qu'on enverra en exil pour ce jour ci.

Cette Partie de Campagne, avec quelques circonstances, vinrent aux oreilles d'*Atalie*. Un rien quelquefois détermine: Aussi commença-t elle pour lors à songer tout sérieusement à l'Amour que lui témoignoit *Aronce*, que jusques là elle n'avoit envisagé que come un goût passager. Elle se rapella, qu'elle avoit ouï dire, que l'Amour égaloit les Conditions, & elle se sentoit capable de si bien ménager le sien qu'elle porta tout de bon ses vûes sur la Main d'*Aronce*. Il falloit être *Atalie* pour former un si grand dessein. Toute autre n'auroit eu que la honte qui suit les mauvais succès, & n'auroit remporté de son entreprise qu'une réputation perdue, le plus grand obstacle à un Etablissement, & la suite presque inévitable de l'assiduité d'un Etranger.

Non seulement *Atalie* étoit Fille d'esprit

prit pour conduire une Intrigue ; mais de plus elle étoit véritablement vertueuse ; ce qui est très nécessaire pour ne pas faire de fautes dans des situations délicates , qui raviroient en un instant le fruit de toutes les peines qu'on auroit prises jusques là. Elle comprit bien tout le tort qui pouroit lui revenir des empressements d'*Aronce* pour elle , au cas qu'ils ne menassent à rien de solide ; aussi songea-t-elle à prendre des précautions contre cela même. Elle fuyoit *Aronce* sans affectation ; elle le voïoit sans manquer aux politesses ordinaires ; mais sans jamais lui parler ni des yeux , ni des mains ; elle ne lui souffroit aucune de ces manières , innocentes à la vérité , mais trop libres néanmoins , qui sont les productions d'un goût gâté & d'un manque de délicatesse. S'il échappoit à *Aronce* , dans des excès de joie , de lui prendre un baiser , ce qu'il acompagnoit d'ordinaire d'un gros éclat de rire , elle ne se servoit pas de ces bouderies qui sont un signe d'aprobation ; elle ne se metoit pas non plus en colère , elle auroit crû en cela manquer à la délicatesse ; mais elle savoit témoigner sa surprise , avec une fierté méprisante , qui sied si bien en pareilles rencontres , lors qu'elle est soutenue , & qui seule peut contenir les Hommes dans le devoir.

Telle

Telle fut la conduite d'*Atalie* envers le Public, qui par contrecoup servit très bien ses vûes sur *Aronce* : Mais elle pensa aux moïens de les faire reussir plus directement. Pour cela elle se donoit bien de garde de faire paroître tout à la fois ce qu'elle avoit de merite & d'agrémens ; elle en tenoit toujours come en réserve ; afin d'entretenir la Passion d'*Aronce*, qui auroit pû s'éteindre faute de nourriture. Le dégoût suit de près la Passion, lors qu'elle n'est pas adroitement ménagée par quelque chose de nouveau. Tantôt *Atalie* chantoit avec grace un Air dont les accens ravissoient ; tantôt elle badinoit avec tant de délicatesse, qu'on remarquoit toujours au travers une douce modestie ; tantôt elle dansoit avec tant d'élégance, qu'elle charmoit les Spectateurs ; une autrefois elle parloit avec esprit, mais avec retenue, de ce qui étoit le sujet de la Conversation ; & enfin dans tout ce qu'elle faisoit, elle observoit exactement les règles de la bienséance.

Il est bien difficile qu'une Passion naissante, conduite avec autant de dextérité ne fasse des progrès, & qu'elle ne se saisisse pleinement du Cœur de celui qui en est atteint. Aussi *Aronce* s'aperçût-il qu'elle augmentoit tous les jours, & qu'il ne lui étoit plus possible de ne pas s'en expliquer. Jus-

qu'a-

qu'alors il n'avoit vû *Atalie* que dans les Assemblées & à la Promenade, parce que ce n'est guère la coûtume du lieu de recevoir les Cavaliers chez soi. Un jour qu'ils se promenoient ensemble, & que la Compagnie avoit favorisé leur tête à tête, *Aronce* en bégaiant déclara sa Passion à *Atalie* : Elle l'écouta avec étonement & avec une forte d'incrédulité. Quelque envie qu'eut *Aronce* de faire durer, cette Conversation, *Atalie* trouva à propos de la rompre, en rejoignant la Compagnie. On se retira, & *Aronce* en reconduisant *Atalie* lui demanda la faveur de la voir dans son Logis : Elle la lui acorda, mais avec des discours où il paroïssoit qu'elle n'avoit cette condescendance que pour la civilité.

Aronce ne renvoïa pas au delà du lendemain à profiter de la liberté que lui avoit donné *Atalie*. Elle le reçût au milieu de ses Parens, avec toute la politesse qu'on doit à des Persones qui nous en font une. Cette Visite qu'on passa dans tout le cérémonial acoutumé, n'eut rien d'intéressant pour *Aronce*, } que le plaisir de voir *Atalie*, à qui malheureusement il ne pût rien dire de ce qu'il se sentoît pour elle. Il réitéra ses Visites, & bien qu'*Atalie* ne les reçût jamais seule, elles ne laissèrent pas de paroître à son Père, Home sensé, d'une dangereuse conséquence.

Timandre, c'est le nom du Père, défendit à sa Fille de recevoir si souvent les Visites de cet Etranger : Il lui en dit les raisons, qu'elle connoissoit très bien. *Atalie* se soumit sans répugnance à la volonté de son Père, & elle ne vit plus que rarement *Aronce* chez elle ; & dans sa façon d'agir avec lui, on n'y voïoit rien de plus que des manières honêtes, qu'elle avoit indifféremment pour tout le monde.

Bien qu'*Aronce* n'ignorât pas l'Arrêt que le Père d'*Atalie* avoit prononcé contre lui, il ne discontinua cependant pas tout à fait ses Visites ; seulement se contenta-t-il de les faire moins souvent : Et quoi que malgré cela, il eût encore des difficultés, il ne se découragea point. L'Amour veut des difficultés, il languit dans l'assurance, les traverses l'animent, lui donnent des forces ; & la pompeuse qualité d'un Amant, la Constance, se fait honneur de surmonter tous ces empêchemens. C'est ainsi que *Timandre*, sans y penser, concouroit aux fins de sa Fille.

L'oposition de *Valère*, Gouverneur d'*Aronce*, servit, contre le dessein de celui qui la faisoit, au même but. *Valère* étoit de ces Persones dont l'Education ne les dépouille jamais des préjugés de la Naissance. Plus docile à l'Humeur qu'à la Raison, il s'abandonnoit trop volontiers à ses emportemens.

temens. Il reprit avec vivacité *Aronce* de son étourderie, il chargea sa passion des termes les plus odieux, il lui déclara que ses Parens ne doneroient jamais les mains à une Inclination si peu sortable, & qu'il alloit se deshonorer dans le Monde; en un mot il s'oposa brusquement & de front à son Eleve. Si *Valère* eût mieux étudié les Caractères, vraisemblablement il auroit détourné *Aronce* d'une Passion qui ne lui convenoit point.

Une barrière trop foible, qu'on opose au courant d'un Fleuve impétueux, loin de l'arrêter ne sert au contraire qu'à lui donner plus de rapidité. Ce fut ainsi que la Passion d'*Aronce* prit de nouveaux secours dans l'opposition de son Gouverneur. Il eut mieux fait sans doute de cacher le déplaisir que lui caufoit son Elève, par cet engagement & de l'en badiner à propos. L'Amour n'aime pas les Contredifans. Il falloit répandre du ridicule sur la Passion d'*Aronce*, sans la contredire, & profiter habilement des défauts d'*Atalie*, pour les faire remarquer. Elle n'étoit pas sans cela, quelque mérite qu'elle eût d'ailleurs. Si l'on vient à bout de faire voir à un Amoureux, qui croit sa Maitresse la personne la plus accomplie de l'Univers, quelques imperfections en elle, tout honteux de son peu de délicatesse, il condan-

ne tout le prémier son Amour, & ne songe plus qu'aux moïens de s'en retirer avec honneur.

Tandis que, d'un côté, *Timandre & Valère* sembloient avoir conjuré la ruine des projets d'*Atalie*, d'un autre, l'Amour ne négligeoit rien pour les favoriser, & *Aminte*, la plus intime Amie d'*Atalie*, s'ofrit généreusement pour le féconder. Elle n'étoit pas dans la Confidence, parce que la prudente *Atalie* n'en avoit fait à perſone; elle craignoit trop de rougir un jour de ſes ſentimens, ſi le succès ne répondoit pas à ſon atente. *Aminte*, à qui *Aronce* s'étoit ataché pour les intérêts de ſa Paſſion, recevoit ſouvent des Viſites de ſon Amie, & ſoit que celui ci en fut averti par *Aminte*, ou bien qu'il épiât les démarches de ſa Maitreſſe, il ſe rencontroit là quelquefois. Bien que dans ces Entrevües il ne ſe tint pas, du moins en preſence d'*Aminte*, des diſcours paſſionés, & qu'*Atalie* eût grand ſoin de ménager ſon extérieur, elles ſervirent néanmoins à merveilles à fortifier la Paſſion d'*Aronce*, qui brûloit d'envie de la déclarer encore une fois.

Ce n'étoit que dans des momens que le hazard faiſoit naître, & dont un Amant habile auroit ſû profiter, qu'*Aronce* ſe trouvoit ſeul avec *Atalie*. C'étoit dans ces momens

mens là, qu'il voulut s'expliquer, plus d'une fois; mais retenu par je ne sai quelle timidité, dont les grandes Amours sont susceptibles, il en resta au dessein. Un jour qu'il la revit chez cette Amie, pressé plus que jamais par son Amour, il profita d'une petite absence que fit Aminte pour lui dire : *Vous n'ignorez pas, charmante Atalie, que dès que j'ai eu le bonheur de vous connoître, j'ai comencé à avoir pour vous des sentimens d'estime. De depuis je vous ai donné par mes attentions des preuves à ne pas douter que je vous adorois. J'ai voulu vous le jurer, Divine Atalie, mais vous ne voulutes pas m'écouter. Je . . .* Aminte, qui rentra empêcha Aronce de finir & Atalie de lui répondre. On se quita bientôt après, & de compagnie on reconduisit Atalie à son Logis.

Elle crût que la Passion d'Aronce étoit assés avancée pour en devoir parler à ses Parens; elle leur fit le récit de ses Déclarations & des soins qu'il se donoit pour elle, à quoi elle n'avoit répondu qu'avec de grands ménagemens. Elle leur fit entendre qu'Aronce ne tarderoit pas à lui parler de Mariage; qu'il ne s'agissoit plus que de savoir la réponse qu'il convenoit de lui faire. On se consulta là dessus, & il fut dit qu'Atalie éluderoit d'abord, mais adroitement cette proposition.

Atalie, qui n'avoit demandé l'avis de ses

Parens, que pour s'aquiter de son devoir, ne fut point embarrassée de la réponse qu'elle avoit à faire. Aronce vint chez elle lui faire Visite, & pour la première fois il la trouva seule. *Vous êtes, aimable Atalie, lui dit-il après les premiers complimens, Vous êtes l'Arbitre de mon sort. Je ne puis être heureux sans vous. Je vous demande vôtre Main; je vous offre la mienne & ma Vie; vous ne sauriez m'obliger plus sensiblement qu'en acceptant l'une & l'autre. Y songés vous, Aronce, répondit Atalie? Avés vous réfléchi sur vôtre procédé? Vous tenés à des Parens, à une Famille, qui vous désavoiroient, & je ne pourrais en vous confirmant dans vôtre Passion, que vous rendre plus malheureux. Vous devés chercher à vous atacher à ... Non, interrompit Aronce, je ne veux m'atacher qu'à vous, & les plus brillantes fortunes qu'on me proposeroit ne sauroient me faire changer. Assürés moi seulement, charmante Atalie, que vous m'aimés & remettés vous sur moi du soin de tout le reste. Oui, Aronce, je pourrai vous aimer, repliqua Atalie, mais mon Amour ne sera jamais que la reconnoissance de vôtre constance & de vôtre fidélité. Que cet aveu ne vous flate point, ce ne sera qu'après ces épreuves que vous pourrés prétendre à mon Amour. Si à ce prix, je puis obtenir, reprit Aronce, que vous m'aimés, je puis m'assürer que vous*

m'ai-

m'aimerés un jour. Ne vous y fiés pas, lui dit Atalie, reprenant la parole; pour moi je ne veux pas y compter, & je vous verrois changer, sans que je me crusse en droit de m'en plaindre. Des Visites que reçût *Atalie* interrompirent cette Conversation.

Valère, qui avoit, come c'étoit de son devoir, instruit les Parens d'*Aronce* de sa Passión, reçût des ordres de partir en peu de jours, & de voïager avec son Elève pour lui faire oublier *Atalie* par la varieté des objets qu'on suposoit devoir le distraire. Il comunica à *Aronce* les ordres qu'il avoit reçûs. Il s'en falût peu qu'il ne se laissât aller à des reproches indiscrets contre ses Parens, & qu'il ne témoignât à son Gouverneur par des mouvemens emportés toute la haine qu'il avoit conçüe contre lui. Il réprima cependant sa colère, de peur qu'en la faisant éclater, elle ne nuisit au dessein qu'il avoit formé de doner une Fête à *Atalie*.

Il y avoit long tems qu'*Aronce* cherchoit un prétexte pour cela: Heureusement il s'en présenta un. Les politeffes qu'il avoit reçues dans le Lieu pendant son séjour sembloient exiger de lui, avant son départ, une réconnoissance publique. Il le dit à son Gouverneur, qui le trouva de même. *Aronce* après cela ne tarda pas d'apprendre à *Atalie* l'ordre cruel, mais irrévocable qu'il

avoit reçu de ses Parens, & sans diférer, il fit faire des préparatifs pour un Bal, qu'il donna la veille de son départ.

Toute la Noblesse de la Ville s'y rendit. *Atalie* en fut la Reine. Elle reçût cet honneur avec modestie. Chacun se divertit parfaitement à cette Fête, bien qu'elle fût assés mal ordonnée, soit par l'épargne du Gouverneur, soit par ce que son Elève ignoroit peut-être que la libéralité en pareilles occasions est une qualité des plus essentielles à un Amant. Les Instrumens & les Danses ne purent point charmer les ennuis d'*Arance*; ils étoient peints sur son visage & dans tout ce qu'il faisoit. Il auroit souhaité d'en voir quelques expressions chez *Atalie*; mais elle étoit trop fine pour les faire paroître, à suposer quelle en eût. Le Bal fini, il la reconduisit, & lui demanda la grace de pouvoir monter dans sa Chambre pour lui faire ses adieux. Elle la lui accorda, mais avec la précaution de faire rester la Servante au fonds.

C'est à présent, adorable Atalie, lui dit-il entre bas & haut, le moment le plus infortuné de mes jours. Je ne sai s'il ne touche pas de bien près au dernier de ma vie.. Quelle idée!..... Votre absence!... Vous n'avez paru douter de ma sincérité; recevez pour garant de mon Amour & de ma parole ces Promesses

messes de Mariage. Moi, Aronce, je recevrois de vous des Promesses; & vous allés partir! Non je ne les recevrai point. Je ne veux pas que vôtre Main vous oblige jamais à ce que vôtre Cœur pourroit désavouer un jour. Partés Aronce; puissés vous être heureux où que vous alliés! Si vous perdés jamais l'inclination que vous avés pour Atalie, du moins lui conservez vous toujours vôtre estime. Il fit inutilement de nouvelles instances. Que ne dit-il point dans ses adieux?

Ses genoux se déroboient presque de dessous lui, tant il étoit émû, & à peine pûrent-ils le porter jusques dans sa Maison. Indécidé s'il partiroit, un de ses Laquais vint l'avertir que la Voiture étoit prête. Il se leva de dessus son lit où il s'étoit négligemment jetté, & monta machinalement en Carosse. Ils n'eurent pas fait quelques lieües que les fatigues de la Nuit précédente, le cahotement de la Voiture, mais sur tout les agitations de son Cœur le plongèrent dans un acablement terrible. Il falut arrêter au premier Village, pour lui laisser prendre un peu de repos. Au moïen de quelques secours, il se trouva mieux, après quelques heures, & l'on continua de faire chemin. Quelques jours ensuite, soit qu'il se fut fait une raison de l'éloignement d'Atalie, ou que sa Passion ne continuât pas

d'agir sur son tempérament, il supporta assés bien les fatigues du Voïage.

Son Gouverneur nignoroit pas la cause de son Mal; mais il ne savoit quel Remède y apporter. Un Mal qu'on attend trop à guérir, ou pour lequel on n'emploie que des Remèdes qui le rendent pire, devient pour l'ordinaire irrémédiable. *D'où vient, Aronce, lui dit un jour Valère, vous désolés vous de ne plus voir Atalie? Vous verrez des Objets mille fois plus aimables qui vous dédomageront de ce que vous perdés, en perdant Atalie. Non Valère, répondit Aronce, je ne verrai jamais rien qui puisse seulement l'égalér, elle est au dessus de l'idée qu'on peut se faire de ce qui est le plus aimable. Si vous conoissiez ses manières & son Caractère, vous l'aimeriez je massûre. Je l'aimerois! Et seroit-ce pour vous une raison de l'aimer?*

Nos Voïageurs après avoir fait quelque séjour en *Hollande*, passèrent en *Angleterre* & s'arrêterent à *Londres*. Aronce auroit pû y goûter des plaisirs s'ils ne lui fussent pas devenus indiférens, & si l'Amour qu'il avoit pour *Atalie* ne lui eût pas ôté celui de toutes les autres choses. Il se détermina à lui écrire, & à lui envoïer son Portrait, acompagné d'un riche présent dans le goût du País où il étoit. Voici en quels termes sa Lettre étoit concüe.

Je

Je vous écris, charmante Atalie, dès Londres ; Encore un peu , je vous écrivois des Champs Elizées. J'ai plus d'une fois pensé mourir depuis que j'ai eu le malheur de vous quitter. Je n'aurois craint de perdre la vie, que parce que j'aurois perdu une chose, à laquelle vous avés le premier droit ; & pour que vous ne vous imaginiez point que c'est un Revenant qui vous écrit , voila mon Portrait, dont le coloris vous prouvera bien que je ne suis pas au nombre des Morts. J'y joins un présent de ce que j'ai trouvé de mieux ici. Acceptés l'un & l'autre, en attendant que je puisse vous offrir devant l'Autel la Main de Votre Fidèle Serviteur. ARONCE.

Atalie n'eût pas plutôt reçu cette Lettre, qu'elle la comuniqua à ses Parens, & y fit la Reponse suivante.

Que vous m'auriés fait de peine, Aronce, si vous m'eussiez écrit de l'autre Monde ! Vous m'en faites presque en m'écrivant de celui-ci. Vous ne cessés de m'obliger, & je ne cesse de m'en plaindre. Je ne puis accepter les Présens que vous me faites ; je les tiendrai à vôtre disposition, & je vous déclare que je pourrai m'en défaire à vos ordres, sans prétendre même de vous que vous düssiez en rougir. Je suis &c. ATALIE.

Cette délicatesse d'Atalie plût infiniment à Aronce, & il comprit bien qu'elle ne
vou-

vouloit entrer dans aucun engagement, qu'elle ne pût être sûre de sa main. Elle prévoïoit nombre de difficultés, & elle ne savoit guère coment on pourroit les aplanir. Il lui convenoit donc d'être sur la réserve; d'ailleurs il ne falloit donner encore à la Passion d'*Aronce* que des espérances, & rien de positif; autrement elle auroit pû s'éteindre faute de desirs.

Le tems des Voïages d'*Aronce* étant fini, il fut rapellé à la Maison. On ne songea point à le chagriner sur ses Amours; on crut qu'il falloit l'en faire revenir par des voies indirectes. On donna des Fêtes à son occasion. Les Dames d'alentour s'y montrèrent avec toutes les graces que la Nature & l'Art étoient capables de réunir. *Clélie* se distingua entre toutes, & c'étoit celle que depuis long-tems on destinoit à *Aronce*. Il fut contraint de lui accorder son estime; mais l'Amour l'obligea de ne lui acorder rien de plus.

Les Parens d'*Aronce* remarquant son indifférence, & qu'il ne pensoit point à se déterminer pour aucune de ces Dames, lui proposèrent enfin de s'établir, & lui donèrent le choix sur toutes celles qu'il avoit vues dès son retour. Come il ne prenoit point de résolution à cet égard, ou plutôt qu'il n'en avoit qu'une à la
quelle

quelle il ne vouloit rien changer, son Père lui dit un jour. *Je suis âgé & vous avés de grands Biens, qui vous atendent après ma mort, & d'une partie desquels je vous mettrai même en possession de mon vivant si vous vous mariés. Vous me feriés véritablement plaisir d'y penser, & vous m'en feriés infiniment de vous déterminer pour Clélie, qui réunit en elle tout ce qu'on peut desirer. Beauté, Naissance, Biens, Esprit, on ne sait quelle de ces qualités prévaut en elle; elle les possède toutes dans un degré supérieur. Je reconois, Mon cher Père, & je vous l'avoüe, tout le mérite de Clélie, mais il me seroit impossible de prendre de l'inclination pour elle. Que cela ne vous arrête pas, Aronce, l'inclination se trouve volontiers à côté du Mérite & de la Fortune, & l'Amour se plaît dans l'abondance. Un Mariage où la Raison domine, si peu qu'on en ait d'ailleurs de son côté, devient dans la suite un Mariage d'inclination. Je ne saurois, mon cher Père, me résoudre à me marier ainsi. Ce Sacrement est une affaire des plus importantes & il ne convient pas de la faire inconsidérément. Après tout rien ne presse encore, peut-être que l'Amour lui-même déterminera mon choix. Le Père prit la réponse de son Fils en bonne part, & n'en exigea pas de lui davantage pour le coup.*

Aronce, qui n'en usoit ainsi que pour gagner du tems, & pour ne pas s'oposer directement aux volontés d'un Père, qui étoit sur la fin de ses jours, écrivit à *Atalie* tous les empêchemens qu'on apportoit à leur inclination; mais qu'il la suplioit de ne point s'engager ailleurs; que tôt ou tard il lui tiendrait parole; qu'il n'y avoit que la Mort qui pût l'en empêcher; que vraisemblablement celle de son Père n'étoit pas éloignée, & que c'étoit la seule Personne proprement qui lui restât à ménager. *Atalie* fit à cette Lettre la Réponse qui suit.

Je n'ai point, Aronce, de reproche à me faire sur votre Passion. Il n'a pas tenu à moi que vous ne la prissiez pas. Encore aujourd'hui vous feriez bien d'accepter la Maison de Clélie, qu'on vous offre & qui est digne de vous. On doit respecter les Volontés de ses Pères, & vous devés au vôtre la déférence qu'il vous demande. Je serois fâchée d'être un obstacle à votre bonheur; & pour le mien, je ne prendrai d'engagement de mes jours. ATALIE.

C'étoit allés pour *Aronce* de savoir qu'*Atalie* ne s'engageroit point ailleurs. Il ne chercha plus qu'à temporiser & qu'à amuser ses Parens par des espérances. Ce ménage dura quelque tems; mais enfin on comença à deviner *Aronce*, & on le pressa de

nouveau. Son Père lui dit, *A quoi bon tous ces délais? Attendriés vous peut être à vous marier que je fusse dans le Tombeau? Je veux que cela se fasse pendant ma vie, & vous n'obligerés d'en venir à des extrémités facheuses pour vous, si vous ne le faites pas de bonne grace. Songeriés vous peut-être encore, à cette Amourette que vous avés eu avec Atalie? Aronce devenu délicat sur le Chapitre d'Atalie, trouva le terme dont son Père se servit, meprisant. Si jamais, dit-il, un Commerce de tendresse & de sentimens mérita le nom de belle Passion, c'est le mien avec Atalie: Oui, mon Père, puisqu'il faut vous le dire, je l'aime encore, & je n'en saurois aimer d'autre. Les Richesses & les Alliances ne sauroient me rendre heureux sans Atalie; & avec elle je me sens capable de supporter tous les revers. Auriés vous peut-être, reprit le Père, contracté avec elle des Engagemens dont vous ne pussiés pas vous dédire? Les Loix sans mon aveu ne vous astreignent à rien. Non mon Père, je n'ai d'Engagement avec elle que ceux de l'honneur & de la délicatesse: Son procédé envers moi en est si rempli que je serois le dernier des Homes si j'y répondois mal. Qu'est ce donc que ce procédé que vous me vantés si fort? Ce n'est autre chose que l'Amour qui vous aveugle: Ouvrés une fois les yeux. Si vous daigniés m'écouter,*

mon

mon cher Père, je vous instruirois de tout, & peut-être qu'ensuite vous vous dépréviendriez vous même sur le compte d'Atalie. Arcas, c'étoit le nom du Père, écouta, & Aronce lui fit l'Histoire de sa Passion, & lui lut les Lettres d'Atalie. Arcas, touché de la Vertu & des sentimens généreux d'Atalie, dit à son Fils : Je ne m'oposerai plus désormais à vos Amours ; mais consultez vous encore, & si après cela vous trouvez que ce soit le meilleur parti pour vous d'épouser Atalie, je le veux bien. Je vous ai, mon cher Père, mille fois plus d'obligations que je ne mérite. Puis-je, puissons nous Atalie & moi les reconoitre come nous le devons !

Arcas informa sa Parenté de la Conversation qu'il avoit eue avec son Fils & de l'aquiescement qu'il avoit donné enfin à ses souhaits. On admira la conduite d'Atalie, & l'on convint que si même Aronce avoit pris trop facilement de la Passion pour elle, ses Vertus étoient capables d'en donner à de plus habiles ; & l'on chargea Cléonce, Cousin d'Aronce, d'aller faire la Demande en Mariage.

Aronce & son Cousin partirent, & en peu de jours ils arrivèrent à la Ville où demouroit Atalie. Quelle ne fut pas sa surprise, quand elle vit Aronce qu'elle n'atendoit point ! *Est-ce vous ou votre Esprit ? Quoi seroit-ce*

roit ce Aronce? Et qu'est-ce qui vous ramène en ces lieux? C'est vous, charmante Atalie, c'est vous à qui je viens demander la Main, que vous m'avez promise au bout de mes épreuves: Elles ont cessé, & je me vois à la veille du plus heureux jour de ma Vie. Cet Etranger que vous voyés, est mon Cousin, à qui mes Parens ont donné un Plein-pouvoir pour venir vous demander en Mariage. Atalie n'eut pas le tems de répondre; elle salua l'Etranger, & elle les conduisit tous deux vers son Père & sa Mère auprès de qui le Cousin d'Aronce s'acquitta de sa Comission. On y répondit par des témoignages de reconnoissance & de sensibilité, & Atalie devint ainsi l'Epouse d'Aronce. Timandre voulut constituer une Dot à sa Fille; mais ces Etrangers ne le voulurent point permettre. Jouissés, lui dit Aronce, de tout le Bien que vous avez, comptés même sur le mien, come s'il vous appartenoit en propre.

La nouvelle de ces Fiançailles se répandit bien-tôt. Elle étona toute la Ville, qui ne soupçonnoit rien du bonheur d'Atalie. On fût la féliciter, & se plaindre, car l'on s'atendoit déjà aux regrets que causeroit son départ, qui étoit prochain. Elle embrassa tendrement & mille fois ses Parens, à qui elle fit les plus touchans adieux. Elle prit congé de toutes ses Amies, & de ses Co-

nois.

noissances, & partit enfin estimée & regrettée de tous. Elle fut accompagnée par quelques uns de ses Parens & quelques Amies jusqu'au premier Village, où le Curé bénit leur Mariage; puis l'on se quita.

Nos Nouveaux Mariés arrivèrent chez *Arcas*, qui les atendoit, & qui les reçût avec des marques de bonté & d'affection. Il ferra entre ses bras *Atalie*, en lui disant: *Je me suis laissé atendrir par vos Vertus: Fasse le Ciel que vous viviez contente! Disposez de mes Biens, & que tout concoure dans ma Maison à vous rendre heureuse.* *Atalie* remercia ce vénérable Vieillard & lui fit les plus fortes protestations de soumission & de respect.

Toute la Noblesse d'alentour se rendit chez *Arcas*, qui tenoit un rang distingué parmi eux, pour le féliciter sur cet Evénement, & pour voir *Atalie*. On fût charmé de ses manières & de son Esprit. Le dégoût que les Gens de qualité affectent ridiculement de prendre, lors qu'ils s'entretiennent avec des personnes qu'ils méprisent par une suite des préjugés, disparut insensiblement, & toutes les Dames voulurent s'en faire une Amie. Elles ne virent plus dans *Atalie* que la plus parfaite Amitié, qui en éclipsant sa première Condition illustroit sa dernière.

Aronce voulut congédier *Valère*, dont il croïoit avoir raison de se plaindre, & à qu'il vouloit à son tour faire sentir sa mauvaise humeur. Mais *Atalie* lui représenta, que *Valère* n'étoit pas criminel, pour avoir doné des conseils contre elle; qu'il lui devoit ces conseils là, & que les brusqueries dont il avoit usé envers lui étoient des fautes dont on devoit plutôt le plaindre que le punir.

J'aimerois mieux, Mon cher *Aronce*, continua-t elle, *que vous lui ofrissiez, en le remerciant des soins qu'il s'est doné pour vôtre éducation, le choix d'une Pension viagère, ou de rester chez vous sur le pié d'Ami.* Il en crut *Atalie*. Le Gouverneur accepta la première de ces ofres, & se retira dans sa Patrie, pénétré de sentimens d'estime & de reconnaissance pour *Atalie*, à qui cette conduite si modérée, mais si généreuse, valut de nouveaux Eloges.

L'alégresse rétentissoit de toute part dans le Château. *Arcas* versoit des larmes de joie, pour toutes les marques du bon Caractère d'*Atalie*, & pour tous les soins pressés avec lesquels elle cherchoit à remplir ses devoirs envers lui. *Aronce*, qui découvroit en elle un mérite toujours nouveau, lui témoignoit toujours plus de satisfaction par les complaisances. Les Domestiques bénissoient le Ciel de leur avoir do-

né une Maitresse qui respectoit l'Humanité où qu'elle fût. Chacun célébroit les Vertus d'*Atalie*.

Il n'est point en ce Monde de situation exemte des revers; aussi les douceurs que goûtoit à longs traits ce Couple heureux, furent-elles troublées pendant quelque tems par la Maladie d'*Arcas*, qui éteignit le flambeau des jours de ce Vieillard, si chéri & si estimé. Il mourut entre les bras d'*Atalie*. Come elle n'avoit jamais manqué de lui rendre ses devoirs depuis qu'elle étoit entrée dans sa Famille; *Arcas* aussi ne l'oublia t'il point: Il lui fit un Legs considérable, moins pour l'enrichir que pour lui marquer son estime, & il ne cessa durant sa Maladie d'avoir le nom de sa Belle-Fille sur les lèvres.

La Famille d'*Aronce* s'augmentoit considérablement, & par là elle multiplioit les soins d'*Atalie*, qui avoit pris à soi celui de leur Education: Elle en conoissoit tout le prix & toute l'importance. Sachant bien que pour en avoir eu une bone, elle étoit parvenuë à la Fortune, elle ne vouloit pas que ses Enfans risquassent de perdre la leur par une mauvaise.

Ce qu'il nous reste encore à admirer dans *Atalie*, c'est que son élévation n'aporta aucun changement dans ses Mœurs, ni dans son Tempéramment. D'ordinaire la délicatesse suit les grandeurs & principalement

celles de nouvelle date : On n'a plus ni jambes pour marcher , ni mains pour s'habiller ; on ne s'en fert plus que pour être faineamment assis sur un Sopha, ou pour faire une Partie de Jeu ou de plaisir. Ce n'étoit point cela ; *Atalie* étoit toujours *Atalie* : Elle savoit cependant bien s'élever avec les Grands, lors qu'il le falloit, mais elle savoit encore mieux par grandeur d'Âme descendre jusqu'aux plus Petits. Elle eut pour ceux qui lui avoient doné le Jour, un profond respect durant leur Vie , qu'elle conserva jusqu'à sa mort pour leur mémoire. Elle n'oublia jamais sa première Condition, ni ses premières Amies ; plutôt que de les oublier, elle auroit oublié qu'elle étoit Femme d'*Aronce*.

AUX EDITEURS,

MESSIEURS,

JE viens de lire dans vôtre Journal du Mois dernier une Lettre & un Rondeau, qui vous ont été adressés à l'ocasion de mon Sonnet sur les Misères de l'Home. Puisque vous m'avez fait la faveur d'avouer mes petites Productions, faveur qui me flatera toujours aussi délicatement que vôtre Aprobation le mérite ; j'espère bien que ma Réponse ne sera pas mise au rebut. Dans ce doux espoir je vais la tracer tout de suite.

La Critique de Mr. L** C** se réduit, si je ne me trompe, à ce raisonnement : *Après les belles Stances que Mr. Rousseau a faites sur ce sujet, ce n'étoit guère la peine d'en faire un Sonnet. Je ne sais quelles ont été les vûes de M. D*** il faut qu'il se soit imaginé faire quelque chose de mieux ; car on voit qu'il s'est éforcé de saisir une idée différente de celle de cet habile Poète.*

J'avoüe mon ignorance, j'avois bien ouï dire que les Ouvrages des Grands Maitres étoient également propres à piquer nôtre Emulation & à rectifier nos Lumières ; mais je ne savois pas qu'un Auteur, fût-il le plus célèbre du Monde, acquit, en traitant une Matière, un Privilège exclusif en vertu duquel il n'étoit plus permis de la traiter après lui. S'il eut pû arriver que cette Loi fut en vigueur, les Avantages qui en reviendroient n'équipoleroient assurément pas le détriment qui pourroit s'en suivre. On seroit délivré, j'en conviens, d'une multitude de Volumes fades, puëriles, uniquement bons à habiller le Sucre & la Canelle, come parle *Despréaux*, & avant ce Grand Home un des plus renommés Satiriques de l'Antiquité : Mais on seroit privé en même tems d'une quantité d'excellentes Pièces, qui éclipsent sans contredit leurs Rivaux antérieures : Et quand on n'eut perdu que le Rondeau allusoire de Mr. L** C** n'y auroit-il pas lieu de s'abandonner aux regrets ? Il se tromperoit fort s'il alloit se fi-

gurer que les belles Stances dont il se sert pour me faire un Procès, ne peuvent être mises dans ce nombre. Mr. *Rousseau* n'est certainement pas le premier qui a écrit en Vers sur les Misères Humaines; & malgré ma déterence, mon respect & mon admiration pour ce sublime Ecrivain, je ne saurois dire, sans révolter les Connoisseurs contre moi, qu'il a éfacé tous ceux qui en avoient écrit précédemment. Si je ne l'ai pas imité, ou pour mieux dire, si je ne l'ai pas étroitement pillé, en voici l'unique raison; c'est que je suis très convaincu qu'il ne fut jamais permis d'être impunément plagiaire: D'ailleurs, je ne m'en défens pas, il m'a toujours paru que les Misères de l'Homme étant un sujet tout grave, tout important, tout moral; il n'étoit susceptible que des idées toutes graves, toutes imposantes, toutes morales. Au reste cette réflexion n'a pas, je vous l'assure, seulement gonflé mon ambition. Je fais me faire justice, & mon Antagoniste peut s'assurer que je n'aurai jamais la témérité d'un Icare. J'ai l'honneur d'être &c. D***

VERS de M. de Voltaire envoiés à une Princesse.

Souvent un peu de vérité
 Se mêle au plus grossier mensonge;
 Cette nuit dans l'erreur d'un songe
 Au rang des Rois j'étois monté;
 Je vous aimois alors, & j'osois vous le dire.
 Les Dieux à mon réveil ne m'ont pas tout ôté;
 Je n'ai perdu que mon Empire.

L'Enigme du Mois passé est le PAPIER.
Voici des Vers qui nous ont été
envoïés à ce sujet.

L'Enigme de vôtre Mercure,
 N'est pas, Messieurs, je vous le jure,
 Le coup d'essai d'un Apprenti,
 Qui ne pense qu'à l'avanture
 Et fait des Vers coussi, coussi,
 Son ingénieuse toutnure
 De l'Art observant la mesure,
 Me mettroit-il à la torture?
 Ha! qu'est-ce donc que tout ceci?
 L'Enigme est-elle fort obscure?...
 Ce n'est qu'un instant de souci.
 Oui, le mystère est éclairci,
 Après une simple lecture.
 Le vrai mot s'offre & le voici:
 Tous les traits que je vois ici
 Du PAPIER montrent la figure.
 Que j'en aime la contexture,
 Quand de bones choses noirci
 L'Esprit y prend nourriture!
 Par une agreable peinture
 Le plus feroce est adouci,
 D'un Ruisseau dont l'onde murmure
 Sur les fleurs & sur la verdure,
 Quel œil ne seroit réjoui?
 Quand le Goût dicte l'écriture,
 On ne voit point de bigarure;
 Tout est parfait tout est fini:
 Le Bon sens satisfait, ravi,
 N'y fait jamais point de rature.

Des richesses de la Nature
 Le Philosophe est enrichi,
 Lors qu'il en fait la tablature
 Dans un calcul en racourci.
 Quand une main savante & sûre
 N'offre rien qui ne soit choisi;
 Que l'Art deguisant son allure,
 Du naturel prend le Verni.
 Quel goût, quelle aimable parure!
 Tout Auteur qui compose ainsi,
 Mérite bien un grand merci,
 N'eut-il doné qu'une brochure;
 De la louange la plus pure
 Le Public le croit digne aussi.
 Mais il condanne à la censure,
 L'Auteur de fatras obscurci,
 Dont la plume pesante & dure,
 Rend le Lecteur morne & transi.



A V I S.

ON s'est aperçu un peu tard d'une faute d'Impression qui s'est glissée dans l'Eloge de Mr. Arlaud, inseré dans le Mois de Juin, p. 589. On y voit que *Louis XIV.* lui avoit fait dire un jour de venir dans son Cabinet, avec quelques cents de ses meilleurs Ouvrages. Bien des Lecteurs ont été surpris qu'un Peintre aussi employé put avoir entre ses mains plusieurs centaines de Portraits de sa façon, & que le Roi eut pû lui faire une semblable demande. Il y avoit simplement dans la Copie que ce

Prince lui avoit fait dire de venir avec quelques uns de ses meilleurs Ouvrages, & c'est ainsi qu'il faut corriger cet endroit.



E N I G M E.

A la Candeur qui brille en moi,
Se joint le plus noir caractère ;
Il n'est rien que je ne tolère,
Mais je suis méchant quand je boi.



T A B L E.

R eflexions sur la Religion.	323
R emarques sur la Critique du Système concernant la nature des Etres spirituels.	334
Lettre sur le Ver Solitaire, nommé Tenia.	365
Atalie, ou la Conduite récompensée.	390
Lettre aux Editeurs.	419
Vers de Mr. de Voltaire à une Princesse.	421
Explication en Vers de l'Enigme du Mois passé	422
Avis, pour corriger un Endroit de l'Eloge de Mr. Arlaud.	423
Enigme.	424

ERRATA de SEPTEMBRE.

- P**age 239. L. 26. Revifications, lisés, Revivifications.
Pag. 242. L. 8. Impression de l'Air, lisés, Impub-
sion.
P. 244. L. 1. Procédes, lisés, Procédés.
P. 244. L. 29. une, lisés, en.